

N°6
Septembre 2015
10 euros

Les NOUVEAUX CAHIERS POUR LA FOLIE

NYPHOLYPO

Au
parfum
de ta bouche
S'écorche
la langue pourpre
Tes yeux sont fixés
Sur mon corps
enchaîné

Le Dr. Anémone fait une entrée fracassante en rentrant dans ma chambre : "Quel boucan d'enfer, aujourd'hui !"

LE PETIT CAILLOU EST UNE VALISE À FAIRE VOYAGER LES MOTS

La pédo-psychiatrie sonne l'alarme et les pouvoirs publics le tocsin de la psychiatrie

!!!

éditions EPEL

Les NOUVEAUX CAHIERS POUR LA FOLIE

éditions EPEL



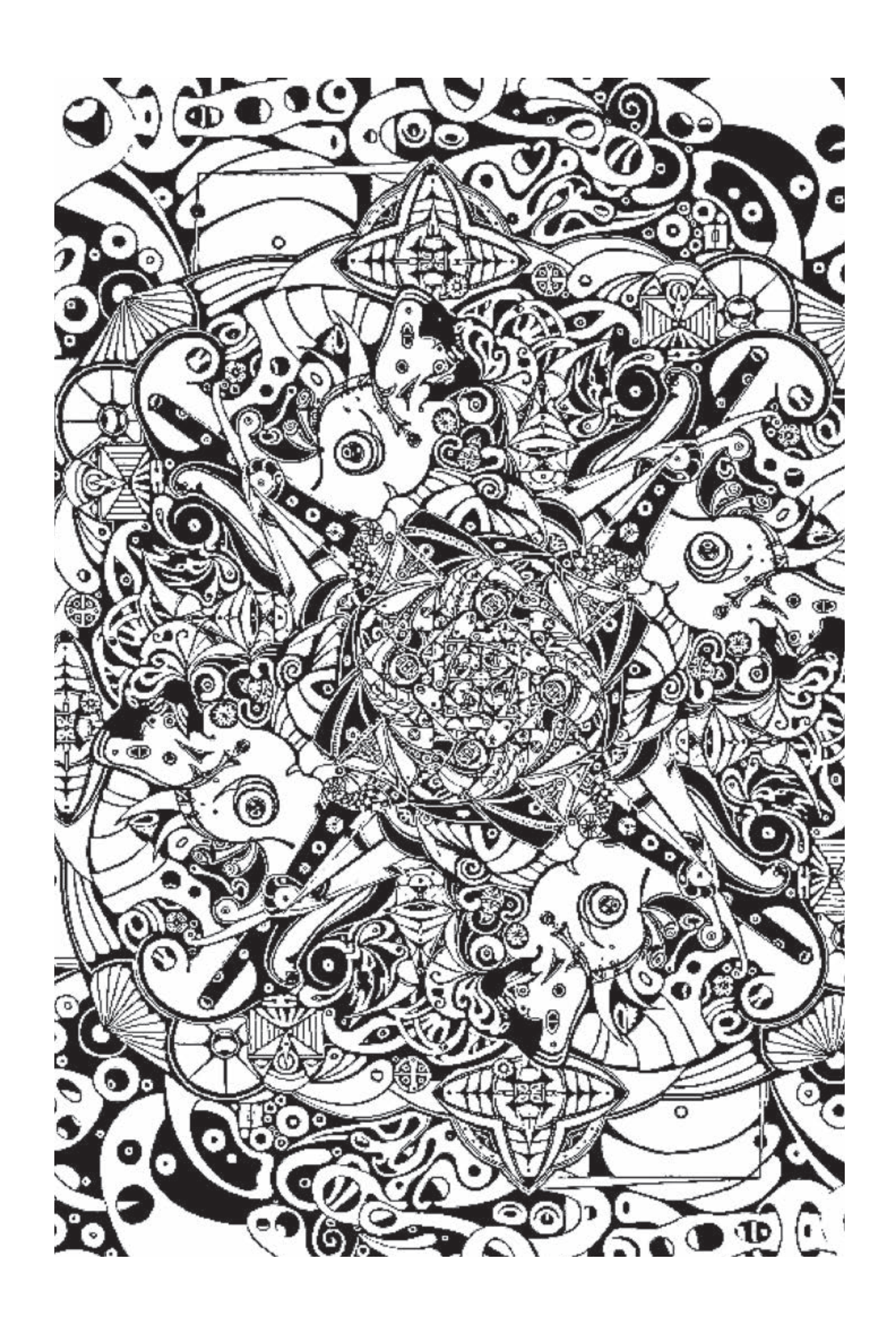
Les Nouveaux Cahiers pour la folie ont fonction de passerelle. Ils font circuler des textes et des images provenant de diverses personnes impliquées dans les différents bords de la folie.

Ils ne sont l'émanation d'aucune institution
Ils visent simplement à recueillir
dans leur polyphonie des «voix»
qui se rapportent à la folie et
qui sont résolues à ne pas se taire

DIRECTRICE DE LA PUBLICATION : Patricia Janody
COMITÉ DE RÉDACTION : Ghislaine Bardet, Stéphanie Beghain, Marie-Paule Chardon, Isabelle Châtelet, Vincent Clavurier, Olivier Derousseau, Jean-Baptise Gournay, Marion Hull, Humapsy, Angelica Maria Franco Laverde, Sylvain Maubrun, Patrick Navaï, Pascale Rosenberg, Alexandra de Séguin, Simone Wiener
GRAPHISME : Thomas Gabison

page précédente : image de Patrick Navaï

Sommaire



Édito

— *Les Nouveaux Cahiers pour la folie,* c'est fait pour toi…

— Quoi ?

— Je ne t'entends pas.

— Forcément, tu parles en même temps que moi.

— *Les Nouveaux Cahiers pour la folie,* c'est une revue à plusieurs voix.

—Tu n'es pas poli.

— C'est-à-dire que chaque voix a sa propre vie ?

— Je répondais sur la polyphonie.

— Marcher au pas, mais quelle folie. On a déjà vu à quoi cela conduit.

— Ça arrive aussi en psychiatrie.

— Tiens, on s'entend mieux depuis qu'on ne dit plus pareil.

— Non, tu crois au diable, toi ?

— Tu délires.

— Ça dépend quel accord.

— Dieu marin ou amphibien ? Aïe, aïe, je crois que je délire avec toi.

— Ne t'inquiète pas. On va poster cela aux *Nouveaux Cahiers pour la folie*.

— *Les Nouveaux Cahiers pour la folie,* c'est fait pour toi…

— Quoi ?

— Je ne t'entends pas.

— Forcément, tu parles en même temps que moi.

— *Les Nouveaux Cahiers pour la folie,* c'est une revue à plusieurs voix.

— Ce qu'on appelle une polyphonie.

— Tant pis ! Si on est trop poli, on marche au pas.

— Ça marche aussi.

— Hier, c'est aujourd'hui.

— Ou alors, c'est qu'on s'est endormi.

— Au risque de la dissonance. *Diabolus in musica*.

— Et comment !

— Tu n'es pas d'accord ?

— Un triton.

— Ah non ! Pas de la même voix.

P. J.

image de Sofi

Plume en folie

Un poème pour me consoler
Dans ces lignes je me donne
J'écris de jolis mots qui riment avec personne
Car j'ai comme voisine la solitude en personne
J'ai des mots qui traversent mon cerveau
Et des lettres qui reviennent à chaque mot
Une obsession qui me rend délirant
Des états qui deviennent très vite lassants
Dans les prés je me brouille
Avec cette faune sauvage
Qui s'éloigne tout à coup
Me laissant face à moi
Face au çà de ma tête
Qui me guide puis me rejette
Le moi prend alors apparence
Et me fait regretter l'acharnement
Perpétué par ma plume en folie
Je ressens alors la douleur qui s'avance

Guillaume Sanchez

L'enfer de l'opinion publique

Jossué regardait le joli calendrier donné par la pharmacie, avec son aquarelle de coquelicots qui ensoleillait un peu sa cuisine.

On était le 12 février 20… Ça faisait exactement dix ans qu'il avait quitté l'hôpital psychiatrique.

Par moments il avait en effet de singulières bouffées délirantes, puis tout rentrait dans l'ordre.

Ou du moins un certain ordre. Il travaillait quand il le pouvait, faisait des petits boulots de l'intérim et avait une compagne fragile comme lui qu'il acceptait comme telle.

Il était heureux d'avoir pu passer tout ce temps en dehors des murs de l'asile qu'il maudissait. Il se sentait pour ainsi dire guéri. Peu de choses le distinguaient de quelqu'un de parfaitement normal, normal selon l'opinion commune, à part une timidité assez importante qui venait de son parcours un peu chaotique, qu'il n'osait confier aux autres dont il craignait le jugement et qui le rendait quand même différent.

Mais tout ce temps hors les murs c'était sa victoire.

Il s'apprêtait à célébrer cette magnifique résurrection quand la télévision vint interrompre sa lune de miel avec la santé.

Elle annonçait commentaires à l'appui qu'un évadé de l'hôpital psychiatrique avait tué un étudiant, gratuitement follement. Puis quelques jours plus tard un autre schizophrène avait assassiné des infirmières dans un horrible protocole démentiel.

Il fallait enfermer à vie ces malades, durcir les lois sur les internements, “les malades mentaux étaient bien tous des fous dangereux dont il fallait quasi se débarrasser, mettre hors d'état de nuire”, affirmait le Président mis en selle par une opinion publique déchaînée.

Ce discours assez infamant produisit une sorte de cataclysme dans l'esprit de Jossué qui commençait pourtant à s'apaiser.

Ainsi, il était un tueur en puissance, ainsi il était une sorte de pervers qu'il fallait fuir. Toutes ces personnes mises en cause avaient été hospitalisées comme lui, alors pourquoi pas lui ?

Il se mit à dormir de plus en plus mal, la nuit il fit des cauchemars horribles. Il se voyait noyant sa compagne et dissimulant le meurtre. Le matin, il se réveillait hagard en se disant : “Je suis cela, se peut-il que je sois cela ?”

Dans la journée quand il se promenait dans les rues il perdit son assurance tranquille qu'il avait pourtant reconquise.

Il voyait une femme enceinte passer et il se disait : “Si j’étais celui qui lui envoyait un coup de poing dans le ventre ?” Il croisait une vieille femme en se disant : “Si j’étais celui qui la poussait sous les roues d’une voiture ?” Il ne pouvait plus s’imaginer autrement que sous les traits d’un meurtrier et il faisait le douloureux recensement de tous les meurtres qu’il pouvait commettre.

L’opinion publique avait eu raison de sa raison retrouvée.

Certes, il y avait des moments où il était calme, mais la plupart du temps ses obsessions induites le reprenaient.

Quand il allait visiter ses parents et que par exemple il épluchait les patates, il avait des hauts-le-cœur devant le couteau : “Et si j’allais tuer mon père séance tenante ?” Il endurait un véritable martyre. Il y avait bien le psychiatre qui le suivait mais il n’osait pas parler de ses obsessions, elles lui semblaient inavouables.

Il se rebellait juste un peu devant lui de ce que l’opinion publique faisait des malades mentaux mais de son calvaire il ne disait rien.

Il prit la porte la plus atroce pour échapper à ses obsessions.

Un matin qu’il s’était réveillé en train de cauchemarder qu’il commettait un meurtre, il se persuada qu’il était un rebut de la société, un meurtrier en puissance, avala de l’alcool et des médicaments et ne se réveilla jamais.

L’opinion publique avait massacré un être différent peut-être, mais sensible, en colportant une fois de plus ses rumeurs anathèmes dont on ne sait jamais le mal qu’elles produisent réellement.

Puisse ce récit faire réfléchir les honnêtes gens qui pensent que les malades mentaux ne sont rien d’autre que des pervers et des tueurs.

Martine

La séance de jardinage

Je suis à l'IME, établissement pour adolescents autistes, un après-midi d'automne. Arrivé un peu en retard, je mange presque seul, avec le directeur. Quelques ados autistes passent. L'un se pose.

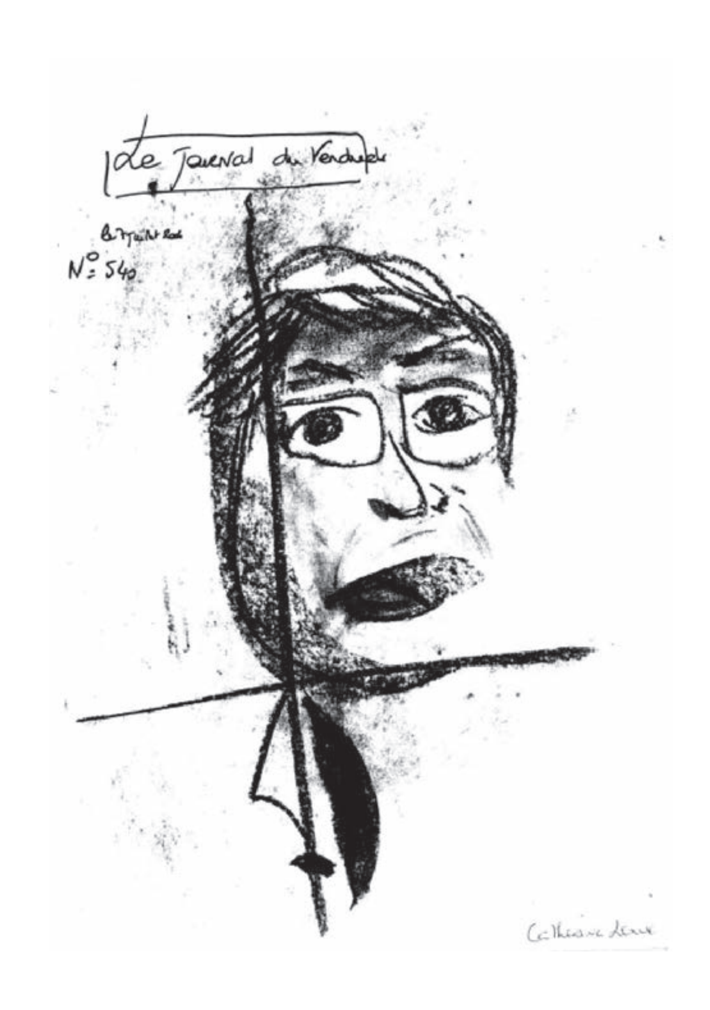
C'est Neil, qui attend que ses parents viennent le chercher pour sa séance d'orthophonie. Il est assis, on discute. Vers la fin du repas il commence à s'agiter. Il attrape le dessert du directeur sans pour autant vouloir le manger, prend la boîte de sucre pour en déverser par terre. On l'empêche de continuer ses “bêtises”, on le rappelle gentiment à l'ordre. Il part chercher balai et pelle pour ramasser le sucre. Nous quittons la salle à manger. Quelques minutes plus tard, ne voyant pas arriver les parents, nous les appelons. Il n'y a pas de séance d'orthophonie aujourd'hui, nous dit-on. Nous nous retrouvons avec Neil dont le groupe est déjà parti en balade. Dans cet IME les adolescents sont sur des groupes fixes une partie de la journée, et tournent sur des modules d'activités. Le sien était de sortie. Que faire de ce garçon qui par ailleurs “nous cherche” ? Je me propose de m'occuper de lui, pendant deux heures jusqu'au retour de ses camarades. Je ne le connais pas bien, je l'ai vu une fois avec ses parents en entretien et le vois circuler dans l'institution. Nous commençons donc. Je le suis d'abord partout, il semble ignorer ma présence, tourne un peu dans la pièce centrale et va sur le jardin. Il fait gris mais pas froid. Dehors, il y a les salles d'activités avec les groupes. Il rentre dans la salle d'arts plastiques. Deux autistes y sont affectés. L'un est plutôt dehors, il marche sur la pelouse et ne semble pas intéressé par l'activité artistique, l'autre, un peu agitée, griffonne des couleurs sur une feuille. Mais Neil n'était pas prévu, ne faisant pas partie du groupe, bien qu'il puisse rester un peu. On sort, je le bouscule doucement pour lui dire que je suis là. Aucun effet apparent. Nous déambulons sur la pelouse, sous un arbre. À côté, il y a un cabanon, nous regardons l'intérieur. On voit deux gros ballons et quelques outils de jardinage. Il veut que j'ouvre la porte, fouille dans mes poches à la recherche de clés, tire sur la poignée. Ça n'ouvre pas. Il est dépité, me pousse pour que j'aille chercher les clés, je lui dis ne pas savoir où elles se trouvent.

Nous repartons. Je me saisis alors d'une tige de pissenlit avec son aigrette et lui souffle ses graines dessus, pour le taquiner. Il n'apprécie pas trop mais tente de souffler sur la fleur à son tour. Il s'anime. Il cueille une tige qu'il dirige vers moi pour m'envoyer le petit duvet de la fleur mais, brusquement, il la jette par terre et regarde ailleurs. Je tente de reprendre le jeu mais il est déjà parti sur autre chose. Il se saisit d'un bâton et commence à attaquer toutes les aigrettes des pissenlits. Il s'abaisse et les fauche avec violence. Je m'approche, en tentant de me mêler à son activité. Il pousse de grands cris en fauchant les fleurs, il semble joyeux et excité. Voyant qu'il n'y a plus les boules de pissenlit il s'attaque à d'autres fleurs, des petites blanches, aux tiges plus hautes et disséminées partout sur notre carré. Je me saisis alors d'un autre bâton et m'acharne à côté de lui sur les petites fleurs sauvages. À un certain moment je saisis la plante par son extrémité et lui demande de taper sur sa base pour la couper à ras. Il s'exécute. Nous allons ainsi de fleur en fleur, sur un long moment, jusqu'à déblayer une bonne partie de la pelouse. De nouveau il m'ignore, tente de saisir les fleurs lui-même en tapant sur leur base. Je me lève et observe. Il semble avoir compris la séquence. Il se rapproche dangereusement des orties poussant près d'un mur. Je l'avertis. Il écoute mon avertissement, se tend un peu et poursuit son action sans se faire mal. L'activité semble lui plaire, il explore le terrain en tapant avec son bâton. Presque deux heures se sont passées sur un carré d'herbe sous un arbre au coin du jardin. C'est l'heure du goûter, les autres sont de retour, on l'appelle. Il me regarde du coin de l'œil et pose sa main sur l'ortie, en poussant un aïe universel. Je lui dis : « Je t'avais prévenu ! » Il me regarde de nouveau furtivement et nous partons vers le lieu du goûter, lui avec son index douloureux enfoncé dans la bouche. Je retrouve le directeur avec qui je bavarde pendant qu'il part rejoindre les autres. Je m'installe ensuite dans le grand salon sur un canapé d'où je vois les jeunes circuler, certains viennent me serrer la main. Neil revient dans la pièce, l'air de rien il repère les personnes présentes. Il s'assoit à côté de moi, pose sa tête sur mon épaule et se détend. Je suis un peu surpris par son initiative, que j'estime assez adéquate et en lien avec le moment passé ensemble. Elle est hésitante mais sans équivoque pendant les quelques secondes où il est détendu. Une rencontre au hasard, un jeu d'approche et

de distanciation, une affirmation claire d'un geste tendre.

Il m'a fallu de la disponibilité et un désir de partager quelque chose avec ce garçon. C'était une vraie rencontre, fruit du hasard, entre deux personnes ayant pu trouver un compromis entre leur normalité propre et les moyens qu'il faut mettre en œuvre pour reconnaître l'altérité et produire quelque chose de commun. Compte tenu de son autisme sévère et de sa cognition particulière, il est probable que cette rencontre lui laissera peu de traces telles qu'on les conçoit mais la répétition de ce type d'expériences plaisantes et partagées aura certainement des effets sur sa façon de percevoir le monde et établir à sa façon une relation avec lui. De mon côté je garde le souvenir d'un jeune homme plein de vitalité, énigmatique et qui produit dans ses mouvements des signes subtils qu'il m'a incombé de reconnaître et d'accueillir tels quels.

Pedro Serra


Le Journal du
N° 540

JOURNAL DU VENDREDI

N° 566



LE 26 JANVIER 2007

J'ai reçu un jour le manuscrit...

J'ai reçu un jour le manuscrit *La fille qui va bien*. Son auteure, Najette Elariak, décrit ainsi ce qu'il lui est arrivé : “La fille qui va bien est mon histoire, celle d'une brillante étudiante, inscrite en deuxième année de licence de Lettres modernes. Je me prénomme Najette. J'étais une jeune fille studieuse, épanouie, qui recevait chaque jour la vie comme un cadeau. Du jour au lendemain, sans crier gare, j'ai basculé dans la folie et me croyais investie d'une mission : sauver l'humanité ! Ce fut l'heure de l'errance physique et psychique, un billet d'entrée dans le monde de la psychiatrie. J'ai été diagnostiquée « schizophrène ». C'est le début d'une longue traversée du désert qui durera plus d'une décennie. Dans ce livre, je raconte mon combat contre la maladie et la manière dont je l'appréhende chaque jour.”

Bouleversé par son contenu, je lui ai donc écrit une lettre qu'elle a retenue pour préfacer son livre lorsqu'elle l'a publié. Voici donc cette préface suivie d'un extrait de son ouvrage.

Préface

Votre récit La fille qui va bien m'a profondément bouleversé.

La force de votre texte tient à votre franchise et à la fluidité de votre langue. Vous dites les choses sans vous épargner, sans épargner non plus les personnes qui vous ont causé tant de souffrance. Vous décrivez avec une grande précision la schizophrénie, cette terrible maladie qui s'est emparée de vous. Mais vous ne pouvez être réduite à un cas médical, vous êtes plus que cela : vous êtes avant tout Najette Elariak avec son intelligence, son talent et sa grande humanité. Je me demande si, ayant été confronté à pareil parcours de vie, je serais debout. Or, vous, vous êtes debout et criez votre force de vie dans ce récit que vous nous offrez. L'amour maternel, ainsi que celui de certains de vos proches, vous ont aidée à surmonter la désespérance et ses nombreux vertiges. Mais c'est votre volonté et votre courage qui ont été et qui restent vos précieux alliés. Votre lucidité sur vous-même et sur le monde qui vous entoure est un sérieux atout. Vous avez de plus beaucoup travaillé sur vous-même et votre livre, qui est une victoire en soi, le prouve bien. Votre témoignage sur les conditions de vie des soignés, mais aussi des soignants, dans les lieux de psychiatrie nous apprend beaucoup sur vous. Les nombreux entretiens avec des docteurs qui habitent le corpus de votre livre

montrent une femme à l'écoute d'elle-même et des autres et qui cherche le chemin pour échapper aux affres de la maladie. Vous ne cessez aussi de poser des questions existentielles et métaphysiques intéressantes. Ce qui est touchant, c'est que votre empathie est manifeste. Vous n'hésitez pas à venir en aide aux personnes en difficulté que vous croisez dès que la maladie vous laisse un temps de répit. Vous savez donner, au sens noble du terme, et cela mérite qu'on s'y arrête. La fille qui va bien est habité par un souffle poétique. Il a valeur universelle.

Patrick Navaï

Extrait
La Fille qui va bien
de Najette Elariak

Hospitalisation 2012,
clinique L'Étoile,
vendredi 21 septembre

Le Dr. Anémone fait une entrée fracassante en rentrant dans ma chambre: "Quel boucan d'enfer, aujourd'hui!" s'est-il écrié. Il paraît très contrarié par le vacarme qui règne en maître depuis le début de la matinée. Emporté, il s'empare du drap de bain que j'avais suspendu sur la porte pour l'étancher, le jette aussitôt sur mon lit et claque la porte pour atténuer toutes les outrances d'un marteau-piqueur en action. J'en déduis aussitôt que le bruit l'incommode lourdement. Une fois installé sur le fauteuil, le visage plus amène, le Dr. Anémone retrouve son calme légendaire et entame la conversation par la fatidique question :

"— Comment allez-vous ?

— Cet énorme vacarme, docteur, que vous percevez, c'est une mélodie douce pour moi!"

Chambre 131. Bienfaitrice halte à la clinique L'Étoile après deux ans d'absence. Je pensais sincèrement – et surtout à tort – que mon abonnement à l'hospice était de longue date expiré. Mais dans l'antre de ma psyché, un tintamarre tonnant et tonitruant et cuisant qui m'a coûté nombre pleurs silencieux m'a reconduite ici même. Je pensais marcher sur des champs domestiqués et sécurisés. Ce n'était que de la jachère.

Début de l'été : la schizophrénie a déposé discrètement ses folles semailles. Volée de bois vert. Trois mois de luttes infernales. Captive dans la jungle psychique à l'automne. Mais je suis pareillement à la plante qui peut croître sur des rochers! Ah! Santé! Deux

merveilleuses syllabes colorées pour un simple petit mot !

Je regarde le Dr. Anémone et lui explique que la maladie a balayé de nouveau les échafaudages de ma forteresse mentale et que je tentais alors de la restaurer :

— Chaque jour, je m'efforce de nettoyer le disque dur de mon cerveau. J'installe un programme savant qui détecte les fausses déductions et qui les inspecte selon une base pure de données. Si l'interprétation est erronée, elle est aussitôt invalidée et remplacée par des informations vraies. Tout cela par des mouvements de pensées.

Je reparle donc à mon médecin de ma fameuse gymnastique mentale et de mes difficultés à tout consolider :

— Le muscle est flasque, docteur ! Je me dois de le raffermir. Ma musculature mentale s'est comme avachie. Je dois en retrouver la mécanique et après plusieurs jours d'exercices, je sais pertinemment que je serai en meilleure santé. Suffit de patienter dignement en dépit de la souffrance.

J'explique au Dr. que la nouvelle prescription médicamenteuse, modifiée depuis mon entrée en clinique, affaiblit mon hyperactivité cérébrale et par conséquent me soulage.

Cependant, chaque jour, entre treize et quinze heures de l'après-midi, je ne parviens pas à gérer ma maladie. Elle me submerge totalement. Et ce bruit qui vous importunait tout à l'heure, c'est de la musique classique pour moi ! Il remplace le vacarme infernal qui règne dans ma tête et me fait souffrir.

Le Dr. Anémone sourcille, soliloque. Il semble contrarié. Il baisse sa tête, ramène l'index et le pouce de sa main droite sur l'os nasal qu'il pince par à-coups. Il réfléchit. Et décide de réviser le traitement en fonction des syndromes que je viens de lui décrire :

— Vous vous porterez mieux de la sorte. La crise psychique qui vous a reconduite ici, que vous a-t-elle apprise ?

Réponse du tac au tac :

— C'est une maladie sournoise.

Le Dr. Anémone se lève. La séance est terminée.



image de Zyplox

La psychiatrie critique de secteur et l'éducation populaire de la MJC

UN IMPLICITE EN COMMUN



image de Zyplox

Le 5 mars 2015, un dialogue a eu lieu à la MJC-CS de Chilly-Mazarin, à propos de la grave menace de fermeture qui pèse sur elle, réunissant : Éric Chevreau, directeur de la MJC-CS ; Joëlle Bernardon, présidente de l'association de la MJC-CS ; Guy Dana, responsable du secteur adulte de psychiatrie 91G06 ; Alexandra de Séguin, psychiatre dans le secteur 91G06 ; Martin Pavelka, psychiatre dans le secteur de psychiatrie infanto-juvénile 91I05 et aussi vice-président de l'association AMAP les paniers d'Yvette accueillie à la MJC-CS.

Ce dialogue donne à entendre, à partir du territoire de Chilly-Mazarin, la manière dont les attaques contre les lieux d'éducation populaire, de spectacle tels que la MJC-CS sont à articuler avec celles qui s'accentuent contre la politique de secteur en psychiatrie. Le mouvement de psychiatrie critique s'est, en effet, déployé contre la totalisation asilaire au travers de l'implantation de lieux de soin au sein de la cité, dans l'interlocution avec les partenaires locaux pour œuvrer à l'accueil de la folie. La destruction de ces lieux d'ancrage ruine les pratiques et les expériences locales tissées sur des décennies et mine leur travail de soutien à la construction du lien social.

Cet échange se veut aussi témoignage des résistances et de la construction d'une mobilisation contre le saccage d'un lieu d'accueil et de culture, s'articulant également avec le travail clinique et sectoriel, en en dépliant les enjeux (gestionnaires, financiers, architecturaux et idéologiques).

ALEXANDRA DE SÉGUIN (ADS). En proposant cette réunion, je souhaitais pouvoir échanger autour de l'annonce très brutale de la fermeture de la MJC. L'idée était de parler de la situation et aussi de l'histoire de la MJC, de la manière dont ce qui se produit ici s'intègre à un mouvement plus global de fermeture de lieux qui pensent un certain rapport à la démocratie, à la lutte contre la ségrégation. C'est aussi une logique à laquelle on se heurte aujourd'hui en psychiatrie. Peut-être pouvons-nous partir sur la question : que se passe-t-il en ce moment ?

JOËLLE BERNARDON (JB). Le maire de Chilly-Mazarin, Jean-Paul Beneytou, nous a annoncé, lors d'une réunion du Conseil d'administration en décembre passé, que profitant de l'échéance de la convention en septembre 2015, qui lie l'association avec la ville et met à disposition les locaux, son équipe municipale a décidé de ne pas la renouveler et de raser le bâtiment pour en construire un neuf. Celui-ci accueillerait un grand pôle culturel dont la MJC n'aurait pas nécessairement la gestion. Ce qui veut dire qu'il nous octroie une subvention au prorata du nombre de mois de présence dans le bâtiment jusqu'en septembre et au-delà de ça plus rien, plus de subvention, plus de locaux. Voilà, ça a été le premier coup difficile pour tout le monde ce soir-là. On a essayé de lancer un débat pour essayer de lui faire comprendre qu'il ne pouvait pas arrêter les subventions de cette manière-là. Nous ne sommes pas opposés à ses velléités de faire des nouveaux locaux, mais il est nécessaire que cela se discute avant avec l'association afin de préparer les choses au préalable.

ADS. Est posée cette décision de raser le bâtiment, mais derrière ce dont il est de toute évidence question c'est de la MJC. Si je comprends bien, il y a une attaque à déchiffrer qui opère en plusieurs temps, au sens où il a d'abord été annoncé que le bâtiment serait rasé, qu'il y aurait un nouveau pôle culturel et qu'il y aurait une baisse de subvention. Seulement si cette baisse de subvention est mise en acte, cela vous oblige à lancer un licenciement collectif, et il n'y a aucune garantie donnée par la municipalité que c'est l'équipe actuelle de la MJC qui prendrait la gestion du nouveau projet. Dans ce contexte, une AG exceptionnelle a été organisée le 14 février.

JB. Entre-temps, nous avons rencontré le maire une fois, le 21 janvier, avec une petite délégation de la MJC dans laquelle il y avait des administrateurs, la direction, un représentant du personnel et de la fédération des MJC d'Île-de-France.

Au cours de cet entretien, nous avons proposé au maire – sachant que de toute évidence les locaux ne seraient pas rasés comme ça en octobre puisqu'il lui faut obtenir les autorisations – qu'il nous accorde une reconduction sur un an de la convention entre la mairie et la MJC jusqu'en août 2016. Il nous a dit qu'il prenait note de notre proposition, mais qu'il n'était pas en mesure de donner une réponse avant avril. De nouveau, un débat s'est engagé par rapport à cette date en avril qui est trop tardive par rapport aux procédures de licenciement. Nous avons alerté le commissaire aux comptes qui a indiqué qu'il attendait la notification de la subvention votée début mars et que si celle-ci confirme la baisse du budget comme annoncé, il lancerait une alerte et nous serions obligés de nous adresser au TGI pour engager une procédure de dépôt de bilan.

ADS. Ce qui me frappe dans ce que vous décrivez, c'est qu'il y a une sorte de programme annoncé d'une destruction de la MJC : l'intention est tue, ou camouflée, mais pourtant l'effet des décisions prises est bien celui-là. Or, à l'AG qui a eu lieu en février à la MJC, quand le maire est interrogé à cet égard, ce qu'il met en avant n'est pas un choix d'ordre politique, mais il dit, je le cite : "C'est une question de sécurité", et il poursuit : "Je ne veux pas être responsable si dans quelques années on vient me trouver en disant qu'il y a eu des maladies dues à l'amiante", puis face au brouhaha dans la salle, il rajoute : "Je suis ravi de vous entendre crier comme ça, parce que je ne vous souhaite pas que ça vous arrive, mais partout on a la preuve que ça existe et beaucoup plus qu'on ne pourrait le penser et il faut savoir que ce bâtiment (…) est entièrement recouvert d'amiante." À l'écouter, ce serait pour la sécurité des citoyens qu'il prend cette décision, présentée comme mesure de bon sens ; tout au moins cet argument hygiéniste est brandi pour raser le bâtiment.

JB. En fait, c'est un bâtiment qui a été construit dans les années 1970 et qui contient de l'amiante comme la majorité des bâtiments de Chilly-Mazarin qui ont été construits avant les années 1980. L'amiante ici est protégée : il y a eu un coffrage fait au niveau du toit et dans le sol il faudrait percer à l'intérieur pour qu'il y ait des poussières qui viennent dans l'air. Il y a eu une expertise faite au printemps dernier qui indique qu'il n'y a pas de fibre d'amiante dans l'air au-dessus des taux préconisés. Pour nous cet argument c'est l'arbre qui cache la forêt.

ADS. Ainsi cet argument serait un prétexte. Derrière il y aurait une autre

logique qui préside à la destruction de ce bâtiment. Selon vous, qu'est-ce qui se cache derrière cette décision ?

JB. C'est la mort de l'association qu'il veut. Il ne veut plus que l'association fasse des actions sur le territoire de Chilly-Mazarin.

ADS. Pourquoi ?

JB. On lui a demandé et on n'arrive pas à avoir la réponse.

ÉRIC CHEVREAU (ÉC). Dans un premier temps, on était très surpris le 18 décembre 2014 lorsqu'il nous a annoncé cette nouvelle et interloqués, car quand nous lui avons fait remarquer que c'était l'emploi de 42 personnes qui était en jeu, il nous a répondu que c'était notre problème puisque nous étions les employeurs. C'est effectivement quelque chose de violent, qui choque. Mais nous nous sommes dit il y a peut-être une possibilité d'ouverture à la discussion. Nous sommes vraiment partis sur une démarche de dialogue en essayant de voir quelles étaient les attentes de la nouvelle municipalité par rapport au projet associatif qui est le nôtre. Ça fait maintenant trois mois que nous tentons de discuter, de négocier : nous nous sommes rencontrés plusieurs fois et à aucun moment on ne nous a pointé une divergence politique ou de fond. On nous donne des impressions en disant qu'on nous trouve un peu trop en autonomie, que nous prendrions trop de place… Je crois qu'il y a une véritable volonté de reprendre "l'espace politique et l'espace public" en détruisant l'association, ce dont nous n'avions pas pris la mesure au tout début. La ville a tout à fait le droit de reconduire une convention ou pas avec une association. La ville ou la nouvelle équipe a le droit et est légitime dans le fait de vouloir laisser une empreinte architecturale sur le territoire. Sauf que là, le procès qui nous est intenté ne l'est pas avec des arguments recevables. Au lieu de dire clairement : "Voilà on ne souhaite plus travailler avec vous", nous sommes assignés à une attente qui nous fait violence : nous sommes confrontés à des injonctions paradoxales, où on nous dit : "Attendez, mais surtout restez calmes, tranquilles ; on vous dira quand on pourra." Or, par définition, un politique doit avoir un projet. Quand nous avons fait remarquer au maire que c'était tout de même terrible qu'il dise attendre des études de faisabilité en avril pour confirmer ou non la continuité d'action de la structure, il nous a répondu que c'était sa méthode et qu'il attendait la conclusion des experts sur la faisabilité en termes de possibilités mais aussi de finances concernant la construction de ce

pôle. Pôle dont il ne nous a expliqué ni les tenants ni les aboutissants, ni ce qu'il y aurait dedans. Les élus qui travaillent avec lui sont incapables de répondre à la moindre question. On est dans cette situation paradoxale où des salariés vont voir leur outil de travail détruit, ils le savent, ça leur a été annoncé, et la mairie leur a dit vouloir reprendre un maximum d'activités, mais il n'est pas précisé si les animateurs d'activités seront les mêmes. A priori, la proposition est faite, mais nous avons un bâtiment de 1200 m² utilisé quasiment tous les jours à 100 % jusqu'à 23 heures le soir et quand on connaît le manque de salles dans la ville, on a du mal à imaginer que beaucoup d'activités vont retrouver une place. On a du mal à imaginer la manière de pérenniser le maillage existant avec les associations, les partenaires tels que l'Éducation nationale, les écoles, le CMP (Centre médicopsychologique), le foyer Soleil, bon nombre de membres de ce territoire. On se demande où nous allons pouvoir continuer cette activité, et surtout si nous serons soutenus, parce que ce qui nous caractérise ce n'est pas simplement le prêt de salles, mais c'est aussi et surtout l'accompagnement du travail dans la durée avec une mise en sens. C'est vraiment très violent à la fois pour les salariés qui sont dans l'expectative et pour les bénévoles qui donnent de leur temps et disponibilité.

Nous allions fêter en septembre le cinquantième anniversaire de la MJC. Cinquante ans d'existence. C'est un feu d'artifice final ou pas. On ne désespère pas de voir les choses changer et de faire en sorte que cette proposition qu'on trouve inique sur le fond puisse bouger. On fait partie des gens qui croient en l'intérêt général.

GUY DANA (GD). Une question : l'association va-t-elle au-delà de la gestion des activités ?

ÉC. Nous avons des activités propres qui sont chez nous. Nous avons 1 150 adhérents et 1 600 personnes qui fréquentent la MJC tout au long de l'année. Nous accueillons d'autres associations telles que l'AMAP (Association pour le maintien d'une agriculture paysanne). Nous accueillons des résidences de compagnies d'artistes au niveau du spectacle vivant ou des arts plastiques. Nous accueillons les ADEL qui offrent des activités périscolaires deux heures par jour tout au long de la semaine. Nous avons également une grosse activité de partenariat au niveau du milieu associatif. Là encore, on ne voit pas où on pourra la retrouver.

ADS. Quand le maire dit que son objectif est de “recaser au maximum les activités”, en quelque sorte la MJC est ramenée à un lieu qui fournirait un “panier d’activités” ?

JB. Il occulte complètement tout ce qui se fait en dehors des activités dites de “loisir”, notamment tous les projets mis en place depuis qu’on a l’agrément Centre social.

ADS. De fait, la MJC accueille plusieurs ateliers de psychiatrie qui sont en lien avec le CATTP (Centre d’accueil thérapeutique à temps partiel) du secteur de psychiatrie adulte où on travaille, notamment les ateliers percussion et relaxation. Pour les patients, c’est extrêmement important d’être accueilli dans un lieu de la cité, à la fois parce que c’est un lieu ordinaire – ce n’est pas comme un lieu au sein de l’établissement hospitalier – et cela travaille aussi à changer le rapport et le regard que les gens peuvent avoir sur ceux qui sont désignés comme fous ou malades mentaux. Le lieu est accueillant par rapport à cette question. Plus avant, dans cette logique de destruction d’un lieu – lieu qui n’est pas réductible à son offre d’activités –, il y a une sorte de parallèle à tirer avec ce qui se passe sur le plan de la psychiatrie : en effet, dans son histoire depuis l’après-guerre, elle est aussi parcourue par cette volonté de construire une trame dynamique avec des structures à proximité du lieu d’habitation des patients. Guy Dana, Martin Pavelka et moi travaillons au sein d’équipes de soin de secteur adulte et de psychiatrie infanto-juvénile regroupant plusieurs communes dont Chilly-Mazarin. Ces services sont rattachés à l’EPS Barthélemy-Durand qui est également né au début des années 1960 orienté par les courants de la psychothérapie institutionnelle et du désaliénisme ; le mouvement d’élaboration des pratiques de secteur vise alors à rompre avec la logique asilaire, de relégation des fous hors de la cité. D’ailleurs, la MJC porte le nom de Gérard Blotnikas* qui est un psychiatre qui a travaillé comme assistant de Lucien Bonnafé à l’HP de Perray-Vaucluse dans les années 1960, puis à Barthélemy-Durand pendant plus de vingt ans. Les lieux sont ainsi porteurs d’une histoire, histoire et expérience patiemment transmises d’une génération à l’autre.

* Gérard Blotnikas avait une double vocation de psychiatre et d’homme politique. Il a, en effet, fait toute sa carrière en tant que psychiatre au sein du service public. À Chilly-Mazarin, il est ancien élu maire adjoint à la jeunesse. Gérard Funès, ancien maire de la ville de 1977 à 2012, rencontré suite à ce dialogue ici transcrit, explique que Gérard Blotnikas, Marcel Coupry et lui-même ont emménagé dans la même résidence à Chilly-Mazarin en 1966. La ville connaît une expansion rapide, le nombre d’habitants passant en 1960 d’environ 3000 habitants à déjà 16000 habitants en 1975. En 1977, ces trois hommes sont élus aux fonctions de maire et d’adjoints au maire. Gérard Blotnikas est actif au sein de l’équipe municipale pendant vingt ans jusqu’à la date de son décès. Figure de proximité et populaire au sein de ce territoire, la ville a voulu lui rendre hommage et donner son nom au bâtiment de la MJC ; bâtiment chargé d’histoire, abritant actuellement la MJC dont l’équipe municipale actuelle a décidé de faire *tabula rasa*.

GD. C'est en effet un des points importants. C'est pour cela que je posais la question de la surface de l'association qui dépasse largement les activités. Donc on s'attaque à l'association.

JB. On s'attaque à l'association et à ses salariés aussi. Parmi les salariés menacés de perdre leur emploi, il y en a une dizaine à temps plein qui sont investis aussi dans cet aspect social plus que sur la dimension d'activité de loisir.

GD. Barthélemy-Durand c'est une longue histoire, Blotnikas je l'ai connu, c'était un homme déterminé. Notre service a en effet mis en place des structures diverses sur le secteur et en même temps il y a le lien avec la ville, avec la culture, ce qui n'est pas directement médical. On va du plus médical au moins médical. C'est une des orientations que je défends absolument, c'est fondamental. Notre affaire, c'est le récit des patients. Comme tout le monde, ils construisent un récit, même si c'est implicite, avec les lieux et entre les lieux : il ne faut donc pas les détruire car c'est la trame de quelque chose qui va soutenir une identité. Les banlieues souffrent pour de multiples raisons, mais elles souffrent surtout car elles ne peuvent pas construire un récit qui soit recevable ; c'est un problème d'adresse. Là, ce qui est à l'œuvre, c'est des perspectives non communautaristes et il importe de mettre cela en avant. Donc c'est pour la diversité, pour l'hétérogénéité, pour la construction de ce récit implicite qu'il faut se battre. Il ne faut pas perdre ça. Je dirai, l'époque actuelle est une époque de repli communautaire parce qu'on ne se donne pas les moyens de construire un récit qui intéresse l'ensemble des citoyens. C'est pour cela que je posais la question de la surface : il y a énormément de gens qui travaillent avec vous. Ça me parle.

ÉC. Effectivement, il y a à la fois ce que vous exprimez par rapport aux patients et l'intérêt à venir dans ce type de lieu. Mais je le prendrai aussi à l'inverse. Nous travaillons aussi avec le SESSAD (Service d'éducation spécialisée et de soins à domicile) de Longjumeau et avec des jeunes autistes. Léonard est l'un d'eux et il vient depuis maintenant deux ans tous les mercredis. Les trois premiers mois ont été compliqués, car Léonard est très expressif. Quand il arrive et qu'on va à sa rencontre, son comportement peut surprendre. Il a fallu des semaines, des mois, mais maintenant Léonard est complètement intégré. C'est-à-dire, au début, le public s'en allait lorsqu'il le voyait arriver, et certains venaient même me voir en me disant : “On va retirer nos enfants.” Il y a eu un vrai débat, une vraie discussion

avec ces personnes. Léonard est maintenant intégré au paysage. Même les enfants vont mettre des mots sur ce que leur renvoie Léonard et c'est une image beaucoup plus facile à vivre que ce qu'ils s'étaient imaginé au début. Rien que pour ça, c'est une victoire.

Le problème que nous avons, je crois, c'est que nous avons un interlocuteur hermétique à tous ces arguments. Quand il résume l'action sociale, le travail autour du lien social, en disant qu'il existe un service CCAS (Centre communal d'action sociale) qui peut prendre en charge ces problèmes, je crois qu'il y a incompréhension ou refus de comprendre.

GD. Il ne comprend pas la transversalité.

ÉC. Je crois que c'est une vision déterminée, dogmatique.

MARTIN PAVELKA (MP). Je connais ce lieu en tant que citoyen, car je suis engagé dans une des associations qui bénéficie de l'accueil à la MJC. Au-delà de ce cas qui peut être illustratif de ce que peut proposer la MJC dans un domaine qui nous intéresse, j'ai déjà expérimenté à plusieurs reprises la capacité de ce lieu de pouvoir aussi accueillir la différence, accueillir avec tolérance et intelligence ce qui est atypique, insolite, à la marge.

Et là, quelque chose me frappe : l'argument de l'amiante peut tout de même être pensé comme une façon dont la MJC est vécue par les responsables politiques actuels. En d'autres termes, l'amiante, "c'est nuisible et dangereux", il faut se défendre face à cette menace, il faut même en arriver au bulldozer pour déloger ce qui est nuisible. Chez les membres de l'association, il y a peut-être une sorte de résonance troublante, une sorte de télescopage entre cet argument-là et ce qui les fait s'engager dans ce travail-là, c'est-à-dire ce quelque chose que vous apportez à la société que vous vivez comme le contraire du toxique et du dangereux. De ce point de vue, ce court-circuit d'un maire qui dit "amiante-danger-vite-débarrasser" peut avoir une connotation idéologique inconsciente, avec ses effets politiques dans la commune.

ÉC. Comme l'a dit Joëlle, nous pensons depuis le début que l'argument du bâtiment est un prétexte. Que nous soyons vécus par le maire comme un risque, que nous soyons vécus comme une menace par rapport, effectivement, à quelque chose qu'il ne veut pas voir appliquer sur son territoire, c'est plus qu'une certitude. Quand on fait tout pour occulter l'activité de la MJC, malgré maints ren-

dez-vous posant les mêmes questions, qu'on ramène tout à des activités dites de loisir et caricaturées comme de consommation, lorsqu'on ne prend en compte aucun des partenariats et qu'on dit que ce qui compte c'est le nombre d'adhérents chiroquois qui sont inscrits et que le reste n'a que peu d'importance et qu'il faudrait faire payer beaucoup plus cher les autres puisqu'il n'est pas normal que les Chiroquois supportent seuls le coût exorbitant de la MJC à l'heure de l'intercommunalité, c'est quelque chose qui peut surprendre, qui peut questionner.

C'est pour ça que nous sommes engagés aujourd'hui dans une forme de lutte : premièrement, cela s'impose face aux dégâts sociaux qui pourraient en découler ; puis, au niveau du sens, de nos valeurs, nous soutenons notre engagement dans le mouvement d'éducation populaire et nous revendiquons d'être une association d'éducation populaire. Nous avons face à nous un adversaire, un adversaire non pas de l'amiante sous les dalles, mais un adversaire politique qui a décidé de tuer cinquante ans de travail associatif sur le territoire de Chilly-Mazarin. Nous avons tenté, dans un premier temps cherché à discuter : j'ai toujours été pour négocier, pour croiser les attentes qui pourraient être celles de la nouvelle équipe face à notre projet. Mais voilà, c'est incompatible.

ADS. D'une certaine manière, il y a deux logiques qui s'opposent et se confrontent avec, d'un côté, une logique gestionnaire qui est proche de celle de l'entreprise et, de l'autre, une logique qui œuvre à instituer du commun. Je répète les paroles de M. Beneytou à l'AG en février : « Il ne s'agit pas de casser un lien, il s'agit de le créer. » Quand j'ai entendu ça, je me suis dit que la vision du lien social ne devait pas être la même. S'il s'agit de « créer le lien », qu'est-ce à dire du lien qui existe ici, de ce qui a été mis en place ? Vous parlez de l'éducation populaire et des valeurs promues ici. C'est une question qui se place sur le terrain des valeurs à défendre, terrain politique au sens noble du terme.

ÉC. Je reviendrai sur cette mise en opposition d'une logique économique et d'une logique plus humaniste : même dans une logique économique, un euro investi par la ville de Chilly-Mazarin dans la MJC rapporte deux euros en termes de retour service public à la population puisque la ville ne finance que 48 % de la structure. Par comparaison, ce taux est en deçà de ce qui se pratique dans les MJC et CS (Centres sociaux) dans le département. La subvention de fonctionnement de la MJC est de 460 000 euros, c'est un choix politique qui a été fait à un certain mo-

ment, mais il faut mettre ce financement en parallèle avec le service rendu à la population à la fois pour ceux qui pratiquent les activités et pour ceux qui viennent rencontrer, par exemple, l'écrivain public pour se voir expliquer ou rédiger un document, par rapport à la richesse que représentent le groupe de parole, l'accueil familles, les vacances organisées pour les familles, le projet d'université populaire porté par les habitants. Certes, on pourrait décider de ne faire que des actions de consommation qui coûteront beaucoup moins cher. C'est un choix de société.

L'équipe municipale précédente, qui n'était pas la plus révolutionnaire qu'ait connue l'Essonne, a gardé des valeurs qui permettaient ce type d'actions. Nous avons aujourd'hui affaire à quelques individus très politisés pour qui l'argument de type lien social n'imprime pas : ils ont leurs logiciels et ils n'impriment pas. Vous pouvez leur donner mille et un exemples, montrer que les choses fonctionnent, ils n'entendent pas. Aux vacances passées, nous avons encore accueilli 80 personnes qui sont venues partager un repas « familles » qui ne côtoient pas forcément les centres de loisir habituellement : c'est quelque chose qui n'a pas d'intérêt et on vous le dit très clairement.

ADS. Ce mouvement de destruction d'un maillage singulier irremplaçable se rapproche de ce qui se passe en psychiatrie en ce moment. Il y a, en effet, une tendance à une désectorisation avec la création de centres experts de santé mentale, de pôles spécialisés, avec un tri des réponses par pathologie et un regroupement à l'hôpital, là où avant il y avait des lieux disséminés dans la ville.

GD. C'est en effet l'antithèse de ce que nous concevons, nous, comme secteur. C'est-à-dire au lieu d'avoir des centres experts médicalisés qui se résument finalement à un traitement médicamenteux, nous avons soutenu la création d'une pluralité de lieux ouverts à cette circulation, qui, outre le fait qu'elle apporte un récit, ouvre des perspectives pour des patients psychotiques avec lesquels on ne peut pas tellement interpréter, donner du sens. Il faut trouver d'autres moyens de les sensibiliser et donc jouer sur les perspectives. Aussi, la multiplicité des lieux nous intéresse infiniment. Il y a toute une façon de concevoir le secteur qui n'est pas immédiatement dans le soin mais qui est thérapeutique. Mais il faut du long terme, il faut qu'il y ait une lente imprégnation de tous ces parcours que nous organisons. Et vous faites partie de nos parcours. Ces parcours constituent un cadre souple, car quand un patient sait que le lundi il va là, le mardi ailleurs, le

mercredi… mais on l'aide à construire sa vie, donc, en fait, on prend autant en considération l'existence psychotique que la maladie. C'est ce fondu enchaîné qui est intéressant. Ça n'a rien à voir avec un centre expert, c'est l'antithèse. Ça a une vertu, celle d'œuvrer à intégrer le fou à la cité.

ÉC. Depuis une quinzaine d'années, nous travaillons avec le CMP ou d'autres associations et nous constatons qu'il y a des gens qui sont venus avec un groupe puis qui sont revenus tout seuls après. C'est aussi cela qui donne du sens et on avait envie de continuer à offrir ces ouvertures tant que possible ; si on était sollicité, on souhaitait répondre favorablement. On pense qu'on contribue modestement à faire évoluer la société.

GD. C'est absolument ça, et ça se fait en marchant. C'est implicite, mais il faut marcher. Si on détruit les lieux, on détruit un argument fondamental de notre façon de faire et en fait ça rejoint ce qu'on fait sur le secteur.

MP. Je crois qu'il y a, en effet, un parallèle à établir entre nos champs professionnels. Il y a une tendance dans la psychiatrie qui prend en compte l'individu de manière très isolée, notamment à sa façon de se comporter, et une autre psychiatrie qui parle de l'individu en tant que sujet en lien avec les autres et qui – avec ses difficultés – a du mal à s'y intégrer. Mais le travail selon cette deuxième acception permet justement une certaine désaliénation, une certaine habituation à la vie sociale et à l'adaptation de la société. Par exemple, ce garçon dont vous avez parlé tout à l'heure, qui a été accueilli, il a changé la société, la microsociété qui gravite autour de la MJC. Ces deux psychiatries existent. Je pense que le pôle culturel qui proposerait un panier d'événements et cette MJC qui propose un maillage de vie sociale qui peut amener un patient à venir seul pour partager à nouveau l'atmosphère qu'il a vécue ici sont vraiment représentatifs de deux approches différentes et en ça nous nous reconnaissons dans votre difficulté.

ADS. Alors, comment on combat ?

JB. Comment on combat ? Jusqu'au 14 février on était dans la négociation. On a essayé de rencontrer le maire et son équipe. Depuis, ça c'est un peu endurci, on a décidé de rencontrer les Chiroquois, les citoyens. On va au marché, on distribue des tracts. On a prévu de faire un rassemblement lors du conseil municipal qui doit voter le budget qui devait avoir lieu hier mais M. le maire a reporté le conseil à la semaine prochaine donc on a reporté notre rassemblement à la

semaine prochaine. On continue à tracter au marché. On va rencontrer d'autres associations de la ville pour parler de la vie associative à Chilly-Mazarin.

ÉC. La démarche d'attente et de négociation devient trop violente pour nombre de personnes concernées. Aujourd'hui les gens se mobilisent. Nous croyons beaucoup à la mobilisation des Chiroquois, au rôle et la place de la MJC, à la continuité de son action. C'est tout un travail de pédagogie et de sensibilisation, puisque nous désespérons de sensibiliser le maire, nous allons tenter de rappeler aux Chiroquois cinquante ans d'histoire. Nous avons un échéancier très court par rapport au TGI, puisque si nous y allons ce sera en mai, et il faut que nous soyons dans le cadre des procédures pour qu'il ne nous soit pas reproché d'avoir été négligents. C'est une chose, mais nous sommes chez nous jusqu'en septembre et peut-être après. Nous espérons qu'il y ait d'ici là des actions de mobilisation, de formation, de sensibilisation, de compréhension. Notre combat, il est jusqu'au 30 septembre d'un point de vue légal, après la légalité sera moins évidente. Mais il faut se rappeler que les choses sont cycliques. En 1965, la MJC a été créée et pendant six ans elle n'a pas eu de locaux. Ce sont des bénévoles qui ont monté patiemment des réseaux, créé des activités, fait en sorte de donner vie à ce concept. Après l'opportunité des financements d'État, la ville a fait le choix d'investir pour construire une MJC. Peut-être que la MJC sera ramenée à repenser son projet : ce sera déchirant parce que ce serait un projet beaucoup plus restreint. Mais en septembre, si elle devait partir de ces bâtiments, en aucun cas la MJC ne disparaîtrait. Je vous rappelle quand même que la ville ne subventionne qu'un peu moins de la moitié du budget de la MJC, ce qui veut dire que nous avons – s'il y a la volonté du conseil d'administration – la possibilité de poursuivre avec un projet complètement différent. Dans le cadre de ce nouveau projet – qui déplairait certainement beaucoup plus au maire puisque l'activité de consommation tomberait car nous aurions moins de locaux –, nous aurions beaucoup plus une action centrée autour du développement du lien social et nous assumerions pleinement notre rôle de Centre social avec le soutien de la CAF, du Conseil général, de la DDCS. Voilà, ce n'est pas le bout, dans six mois peut-être une nouvelle naissance douloureuse. Mais, parfois, les naissances sont douloureuses.

GD. Demander à rencontrer M. Beneytou en ma qualité de responsable de secteur avec des collègues peut-il avoir un effet ou cela peut-il s'additionner à d'autres effets ?

ÉC. Je pense que la mobilisation doit se faire partout. Je crois que ce qui se passe à Chilly-Mazarin, c'est potentiellement le déclencheur pour que dans d'autres villes de l'Essonne certains se posent la question : « Mais oui, c'est vrai, pourquoi je garde la MJC-CS, quel intérêt, alors que je pourrais économiser, faire mon petit pôle culturel, mon petit ceci cela… »

GD. C'est le mot culture qui disparaît.

ÉC. Mais ce n'est pas seulement la culture. Nous sommes perçus pour ce que nous proposons en termes de spectacles, d'activités de consommation, et c'est aussi le cas dans d'autres villes qui sont soumises à cette logique. Or, notre action la plus importante ne se voit pas sous forme de « paillettes ».

GD. Oui, l'implicite…

ÉC. Oui l'implicite, mais je ne suis pas sûr qu'à gauche comme à droite tous les élus le comprennent.

GD. Non, ils ne comprennent pas, chez nous non plus.

ÉC. S'il y a un combat à mener, il est aujourd'hui là. Je pense que le combat sur les valeurs et sur l'implicite, c'est ce qui fera ou pas qu'on changera de société d'un côté ou de l'autre.

GD. Déjà, il faut reprendre le terme de culture et montrer que c'est plutôt un travail de civilisation. Si on y arrive, c'est difficile pour des élus de dire non, car précisément on est dans une époque de barbarie. Si les MJC ferment, c'est aussi ce travail de civilisation qui est mis en péril, c'est vraiment grave. Je demanderai une audience au maire. Je peux le tenter de toute façon.

MP. C'est une façon parmi d'autres. Il y a certainement d'autres façons, d'envisager de constituer une « zone à défendre », zone de civilisation à préserver. On a parlé de la manière de lutter et on a parlé de cette échéance fatidique de septembre. On sait combien pour les personnes qui s'engagent dans des luttes il y a souvent quelque chose d'existentiel véritablement en jeu. Et les politiques ne le perçoivent pas : on ne comprend pas que, lorsque les jeunes s'accrochent aux arbres pour les protéger, ils disent que quand ils les voient tomber – lors de la construction d'un barrage par exemple – ils le ressentent comme un véritable craquement de leurs propres os. La question c'est : à Chilly-Mazarin, dans cette microculture, trouverons-nous cette énergie chez les uns et les autres de sentir les choses si fortement pour s'engager dans une lutte de défense ?



image de Zyplox

ÉC. C’est là la question. Je pense que tous les pieds dans la porte sont les bienvenus. Cela nous poussera à réfléchir, à nous poser des questions sur notre propre capacité d’être pédagogues, convaincants, et de voir si on influe ou pas sur nos environnements divers proches. Je suis d’un naturel lucide, mais très optimiste. Et même les Shadoks pompaient ; s’il fallait arrêter de pomper, ils seraient vachement embêtés. Je continue à pomper !

GD. Il faut toujours pomper c’est sûr…

Propos recueillis par Alexandra de Séguin.

JE SUIS DANS CE TROU

Je suis dans ce trou, dans cette salle minuscule où trône un lit : mon seul et fidèle compagnon cloué au sol, d'où pendent des bracelets de contention en cuir. Au cas où je me balancerais la tête contre les murs ou que j'essaierais de m'enfuir par les fenêtres à quadruple épaisseur. Eh non, ne soyez pas déçus ! Ce n'est pas une salle capitonnée dotée de camisole comme dans les films américains. Ce lit c'est ma hantise, mon pire cauchemar. Dans 10 mètres carrés il me nargue, m'attend. La pièce d'à côté, presque aussi grande, ce sont les sanitaires, presque plus agréables. On peut faire ses besoins tranquille sur un trône en métal glacial. C'est ça l'isolement : 2 pièces avec 2 petites fenêtres pour nous surveiller toutes les heures, la loi, paraît-il. En isolement le temps n'existe pas, et quand tu souffres tant dans cette pièce où tu es attachée de la tête aux pieds, eh bien ce lit ne peut pas être ton ami ni un refuge, ni une source de bien-être. Pourtant c'est bien mon seul compagnon dans cette pièce. En réalité, il ne l'a jamais été. J'ai cru qu'il aurait pu l'être, mais non ; j'ai toujours senti, avec ces liens en cuir, qu'il cachait bien son jeu, le salaud. J'ai très souvent été attachée et là c'était l'explosion totale : insultes, coups, je me débats, je ne lâcherai jamais, mais je sais que j'ai perdu d'avance. Quand au bout de quelques heures ou de quelques jours on est détachée, on se sent épuisée, à bout de souffle d'avoir mené ce combat contre ces liens, contre soi-même. On hait bien évidemment les soignants, et la vie entière. Plus de notion spatiale ni temporelle, je me rappelle que je me cognais contre les murs pour atteindre la sonnette, tellement j'étais à l'ouest et bourrée de médocs. Parlons-en de cette maudite sonnette, c'est pas compliqué, si t'appuies pas 15 fois, on ne te répond pas, c'est comme ça. Faut montrer sa motivation et sa détresse pour que ça vaille la peine qu'on t'ouvre la porte. À croire qu'ils la désactivent, cette putain de sonnette ! Mais imagine, tu claques en iso, eh ben c'est râpé parce que c'était trop long. Faut dire à leur décharge que je suis la reine des emmerdeuses. Déjà je sonne tout le temps parce que j'ai sans cesse quelque chose à demander et comme t'as pas le droit à tes affaires, il faut bien les faire courir un peu les infirmiers. Et puis je flippe tellement des cheveux aux orteils dans

cette pièce, d'être là, que j'appuie pour tout et pour rien, ne serait-ce que pour entendre une voix. Le mieux, c'est quand on peut marcher dans le couloir de l'iso, et, the best, quand tu peux sortir avec les autres dans le service la journée. Le médecin et toute la clique t'annoncent ça avec un sourire béat. Ça se mérite tout ça : "Et puis faut bien se tenir, sinon vous savez où vous retournez…" Non mais, on est où, là ? Je vais retourner sur ma plaque funéraire clouée au lit ? Non je ne veux pas, je vous dis, on me dit que c'est pour m'apaiser, me protéger, moi je sais que ça va faire pire que m'angoisser. J'ai peur, je lutte, tout s'aggrave des deux côtés, je crie, ils parlent fort, trop de monde autour de moi, ils luttent, coup de fil au médecin, la sentence tombe : contentions. C'est à nouveau la lutte acharnée, je suis une bête apeurée. Certains de ces infirmiers que j'aimais beaucoup sont redevenus des bourreaux : regard dur, gestes sûrs, mais qui font mal. Tout s'écroule en moi. Pourquoi il me fait ça ? Pas lui, il ne peut pas être d'accord avec ces méthodes, quand même ! Chacun a sa conviction de chaque côté, le problème c'est que c'est pas la même ! Je suis persuadée qu'en me parlant posément on aurait pu éviter tout ça. Je suis très sensible aux mots, et mon état peut redescendre en quelques minutes et quelques phrases bien placées. C'est exactement la même chose quand je pars en vrille, pour une phrase trop douloureuse, je ressens les émotions à l'extrême depuis toujours. Je suis une véritable éponge à émotions, depuis l'enfance j'emmagasine mes souffrances et celles des autres par la même occasion. C'est un cercle vicieux car on veut protéger les personnes contre elles-mêmes, qui pourraient mettre en danger leurs pairs. Mais dans cette pièce on peut avoir l'impression surtout quand on est très jeune qu'on va mourir de solitude et d'angoisse. On se sent bafouée, humiliée, c'est pour mon bien, mais ça me donne l'envie de crever, logique. D'autant plus que ça doit être compliqué et faire peur aux soignants qui sont face à des patients sans cesse dans la résistance, souvent très agressifs et confus. Je pense que tant que je résiste dans cette pièce, en tapant, en sonnant, en dessinant sur les murs, en faisant chier les infirmiers, c'est ce qui me permet de ne pas baisser les bras. Comme du côté des soignants il est de leur devoir de m'empêcher de me faire du mal et de vouloir mourir. Mais attacher aggrave la peur,

et la plupart des personnels soignants sont pour cette méthode pour calmer le patient. Ils ne le calment pas, ils le tuent psychiquement. Cela crée pour la vie une peur de son propre corps, une phobie des petits espaces. Aujourd'hui on ne peut plus me toucher les poignets, les chevilles ni le cou. Quand je me réveille d'une crise d'épilepsie, je crois toujours que je suis en iso. Pareil pour les cauchemars. Combien de fois j'ai failli réussir à me pendre en isolement, et c'est moi qui ai mis fin à ces tentatives, sauf attachée, et la plupart du temps nous ne le sommes pas mais on ne pense qu'à ça. J'ai élaboré un paquet de plans, puisque j'avais tout mon temps et, croyez-moi, on a plus de six façons de mourir en iso, sinon ils vont renforcer la sécurité. La chambre d'isolement c'est un moyen de coercition pour les soignants, et en particulier pour qu'on se tienne à carreau. Un truc rigolo en iso : t'enlèves le matelas, de rage, que tu balances par terre. À l'hôpital psychiatrique on peut tout se permettre sauf mourir, et les soignants bossent fort sur ce point. Donc tu te mets sous le lit indétrônable car fixé tel une plaque souvenir sur une tombe :

"Ci-gît J.A. enterrée vivante
Merci d'avoir voulu m'aider"

Et alors révélation ! C'est le 21 juin en direct live ! Dr. T, t'aimes la musique, et bah t'as raté quelque chose ! Je tape en rythme le sommier en métal qui a plein de petits trous, et là c'est le pied ! Le son résonne d'une force ! Les poings, les mains, les pieds ! Génial ! Un vrai concert de percussions.

Et d'une, parce que ça a exorcisé ma colère, et de deux parce qu'avec un peu de chance je ferais chier les infirmiers, et de trois parce que ça fait longtemps que je n'avais pas fait de percussion et j'adorais. Ça changeait un peu mon emploi du temps dans l'iso. J'ai vite arrêté mon concert inédit, pour ne pas embêter le voisin, de plus ce petit jeu est un motif de table d'exécution. Et comme j'ai horreur de la peine de mort, on va éviter. La contention est mon pire cauchemar depuis 15 ans, au sens propre du terme, si on m'attache, j'ai l'impression que je ne peux plus respirer. À 18 ans je suis restée attachée 12 jours, l'équipe médicale devient mes bourreaux, ce n'est ni plus ni moins de la torture. Mais je vous rassure, les liens de cette torture se sont détachés pour recréer de véritables liens grâce à certains soignants. En les remerciant…

Julie Almodovar

Notre Fou

Notre Peine qui est aux six lieues
Que ta Reine vie haine
Que ta vole honte thé soit Fête sur la taire comme aux six Elles
Que ton Non soit senti fier
Don Ne nous notre paire de cette joie
Par Don Ne nous nos offrandes
Et ne nous sous mets pas à la tante à Sion
Mets d'Elles ivres nous de la malle
Car c'est à Toi pour que ça vienne la raie molle et le puits profond de Magloire
Pour des six Elles et des Etres et des décimètres
Allez

Kim Thomas Nguyen

Voici une petite composition sur l'air de Mr Grimms (DRY Ma mélodie) :

"Je trime pour ma réalité,
ils triment pour ma réalité,
non triste est ma réalité,
triste est l'actualité,
Je n'ai pas à écouter mes voisins
Ils ne sont pas censés m'écouter.
Grande curiosité,
Arrêter de s'inquiéter,
Je puise dans mes capacités"

(écrit en hospitalisation, 2012)

Sabrina

Un coup de gueule

Bonjour, je voulais témoigner par rapport aux soins dans la psychiatrie. Pour commencer, j'aimerais pousser un "coup de gueule" par rapport à mon hospitalisation de 2012-2013 ; dès que c'était possible, nous allions manger avec les autres patients au réfectoire mais le problème était que la télévision nous était "imposée"; c'est quelque chose qui m'a été très dur à supporter, surtout quand on croit que tout nous est destiné, la télé comme les paroles des autres patients. J'avais besoin de calme !!!

Dans une autre hospitalisation précédente, quand j'étais très bas, j'ai demandé à une infirmière psychiatrique de me toucher ; elle m'a touché le bras et après plus de 5 ans environ, ce geste reste gravé. Il m'a aidée et il m'aide à garder confiance aux infirmiers psychiatriques. Aussi, je voudrais honorer tous les soignants qui ont des écoutes actives (ce qui n'est pas le cas de tous). Simplement se sentir écoutée par l'oreille de l'infirmier(e). Être avec des infirmier(e)s qui gardent confiance en leurs patients. Une infirmière (Angélique) m'a dit un jour : "J'ai confiance en vous", cela m'a procuré une belle motivation !

En ce qui concerne ma dernière hospitalisation (2013), je voulais honorer un infirmier (Éric) qui m'a motivée pour aller en permission. Je n'avais plus le courage de rentrer chez moi, même si j'étais très souffrante psychiquement à l'hôpital ("ça va bien se passer"). Depuis juillet 2013, c'est-à-dire depuis ma dernière hospitalisation, je suis suivie dans un hôpital de jour et mes infirmier(e)s référent(e)s m'accordent au moins un entretien par semaine (1/4 h environ), cela m'apaise beaucoup et je sais que je peux avoir confiance en eux. On entend souvent les infirmiers psychiatriques rire aux éclats, ce qui pourrait être choquant pour certains patients mais au contraire, d'abord je pense qu'ils en ont besoin et nous, patients, êtres très sensibles, vivons très mal dans un contexte de haute voix, de petites "violences verbales" entre infirmiers... J'apprécie l'ambiance qu'ils créent !

Sabrina

JOURNAL DE STAGE

Le 18 septembre 2014 débute mon stage au CATTP (Centre d'accueil thérapeutique à temps partiel) et à l'Hôpital de jour d'un hôpital psychiatrique en France. Dès que je suis entrée dans le bâtiment, tout était nouveau pour moi. Je commençais à percevoir un autre abord de la folie inédit pour moi. Je voudrais remarquer les aspects les plus importants que j'ai observés lors de mes journées de stage, tels que la rencontre avec les patients, les activités qui leur sont proposées, les interactions entre les patients eux-mêmes et entre les patients et le personnel de l'institution.

Ces observations me permettent de mieux saisir ce qui se passe dans mon pays pour proposer des suggestions à l'avenir. En Colombie où j'ai fait ma première approche avec des patients en institution psychiatrique – les choses sont tout à fait différentes au regard des considérations sociologiques, anthropologiques, économiques. J'ai fait un stage professionnel dans le seul hôpital psychiatrique public de la ville de Cali. C'est le centre psychiatrique public le plus spécialisé du Sud-Ouest colombien[1].

Dans la salle d'attente

J'arrive au CATTP plus tôt que d'habitude. Donc, je décide de rester dans la salle d'attente pour lire un petit peu. Les patients commencent à arriver. Cet espace est une occasion pour les voir autrement.

Par exemple, chaque fois qu'un patient entre dans la salle d'attente, il salue de la main tous les gens. Tous agissent de cette manière, sauf André[2]. C'est un patient que j'ai rencontré un jour où l'on a joué au Scrabble, il restait un peu à l'écart en parlant avec quelqu'un qui n'existait que pour lui.

Ce jour-là, Antoine, un autre patient, rit plus que d'habitude. Il adore dire "bonjour" et saluer les autres. Je m'aperçois qu'il fait une mise en scène, une sorte de ritournelle. Il commence à saluer en riant :

"Ça va André ? Oh ! André s'il te plaît, s'il te plaît"

"Ça va Claude ? Oh ! Claude s'il te plaît, s'il te plaît"

Il a posé la question "ça va ?" à un autre patient, au moins trois fois. Ce que je trouve intéressant c'est que le monsieur en question lui réponde toujours d'une manière amicale, sans remarquer qu'il lui a déjà répondu.

Je réalise à ce moment que dans la manière de poser la question et de faire des exclamations : “Oh !… S’il te plaît, s’il te plaît”, il y a comme de la musique. Antoine produit un bruit agréable avec sa gorge quand il reste en silence, mais quand il parle – notamment ce jour-là – il ne parle pas mais il chante !

Dans la salle d’attente, je m’aperçois d’une autre chose. Le jour où j’ai vu André parler avec quelqu’un qui n’existait que pour lui, il faisait un mouvement très rapide avec sa main gauche. Un mouvement qui – apparemment – s’adressait à son interlocuteur. Néanmoins, j’ai pensé qu’il s’agissait d’un problème moteur, une sorte de tic nerveux. Dans la salle d’attente, André reste assis sans faire ce mouvement. De temps en temps, il balance son corps de l’avant vers l’arrière.

Ces deux petites observations m’amènent à penser que dans ces manières de “chanter en parlant” d’Antoine, et d’agir d’André, il se joue quelque chose. On peut se demander si c’est pour s’adresser à quelqu’un. Peut-être un souvenir ? Je ne sais pas.

Il est 13h30, l’heure de commencer les activités au CATTP. L’infirmière nous informe qu’exceptionnellement on doit partir à 14h30 du CATTP parce qu’il n’y a personne de disponible pour rester avec les patients. Pendant cette heure, nous prenons du café, des gâteaux et nous avons le temps de jouer un petit peu. Moi, je joue avec André à Puissance 4 !

Je dois avouer que je suis un peu inquiète parce que je ne sais ni jouer à ce jeu ni trouver la manière la plus adéquate d’entrer en relation avec André. Lui, il est complètement indifférent. Je m’assieds en face de lui. Il ne dit rien. L’infirmière lui demande de m’expliquer la règle du jeu. Il me parle à voix basse. Je ne peux pas le comprendre. Je commence à jouer quand même. Heureusement, je vois très vite de quoi il s’agit.

Pendant la partie, André parle à voix très basse avec quelqu’un que lui seul regarde. Il rit souvent. Quand il réalise que je suis là, il se tait. On joue presque une demi-heure. Je ne peux pas affirmer, à vrai dire, si l’on joue ensemble. Je ne sais pas si c’est lui qui est dans son monde, ou si c’est moi qui me trouve dans un autre monde. Pendant ce temps, je n’existe plus pour lui, sauf à trois brefs moments. André me demande, deux fois, mon prénom. Ainsi, je me rends compte que je suis tout de même là ! À un autre moment, je fais semblant de ne pas savoir combien de fois j’ai gagné. Une infirmière me demande si j’ai réussi à l’emporter, parce

qu'André gagne toujours d'habitude. Je lui dis que je ne me le rappelle pas. À ce moment-là, André répond : "Deux fois !"

Je pense que j'ai réussi à gagner parce qu'il a eu deux moments de distraction à cause de bruits ou de mouvements provoqués par le personnel ou les patients du CATTP qui l'obligeaient à regarder ailleurs. André est vraiment doué pour jouer à Puissance 4. Il a gagné huit parties, dont six à la suite. Ensuite, il s'est levé sans rien me dire. Il s'est adressé à l'infirmière. Il lui dit qu'il devait partir. Il est parti.

Un autre jour, une patiente, Thérèse, me dit : "André, lui, n'est pas normal." Cela me surprend beaucoup parce que sa remarque me renvoie de nouveau à la singularité du sujet : qu'est-ce que ça veut dire pour elle "ne pas être normal" ? Que signifie pour elle la "normalité" ?

Une promenade imprévue

Paris, jeudi 9 octobre 2014 : la grève du RER ! Mon professeur de français m'avait prévenue la veille que ce jour-là il n'y aurait qu'un train par heure. J'ai donc décidé d'attendre le RER dès 11h. Je ne voulais surtout pas manquer la possibilité d'aller au CATTP. À la gare, je vois que le prochain train passera à 12h26. Le temps s'écoule et soudain le RER se trouve en face de moi. Je monte, pressée comme les autres voyageurs. Malheureusement, je réalise que j'ai pris le mauvais RER. J'arrive à une petite ville que je ne connais pas. Ensuite, je dois retourner jusqu'à une autre ville pour prendre un bus qui m'amène à ma destination finale.

Le bus est complètement bondé. Je ne peux pas voir où je suis. Je ne peux presque pas bouger. Pour me sortir de cette situation d'aveuglement, je décide de suivre un homme dont j'entends dire qu'il se rend dans la même ville que moi. Je deviens l'ombre de ce monsieur, jusqu'à notre arrivée à la station du RER. Là bas, je commence à chercher des rues pour me rendre à la station que je cherche, mais je m'égare. De nouveau je suis complètement désorientée, perdue. Après une demi-heure à tenter de m'orienter sans succès, je décide finalement de retourner chez moi.

C'est à ce moment-là qu'une rencontre de l'ordre de l'imprévu a lieu. Je tombe sur Thérèse, une patiente du CATTP, qui elle aussi est en retard. Thérèse ne connait pas non plus le chemin. Elle me dit : "Désolée, vous êtes tombée sur la mauvaise

personne. Je ne peux pas vous aider." Je lui dis que tel n'est pas le cas, que le seul fait de la rencontrer est pour moi "magnifique !" parce qu'il s'agit d'une rencontre imprévue. Je m'adresse à elle : "Quand je vous ai vue, je me suis sentie…" Avant que je finisse, elle ajoute : "Rassurée ?"

On décide alors, ensemble, d'abandonner l'idée d'aller au CATTP. Il est 14h30. C'est trop tard. Je décide de l'inviter à prendre un café. Quand elle accepte mon invitation, je me sens étonnée parce qu'elle répond avec un grand sourire, ce qui n'est pas habituel chez elle. De plus, elle m'indique une terrasse.

Thérèse est une femme très réservée. La première fois que je l'ai vue au CATTP, elle m'a surprise par sa manière d'agir : très calme, très silencieuse. En dépit de son regard perdu, elle est attentive à tout. Elle est très précise quant à l'utilisation correcte des mots. Par exemple, quand je lui ai dit que c'était "magnifique !" de la retrouver, elle m'a répondu que ce n'était pas l'adjectif adéquat, qu'il serait plus juste de dire "agréable", "sympa". Elle ajoute : "Magnifique, on l'utilise plutôt pour les objets."

En prenant le café, je m'aperçois de nouveau d'une chose qui m'était déjà arrivée, une fois, quand je parlais avec elle : je ne parviens pas à soutenir son regard. Je ne sais si elle me regarde ou si elle ne me regarde pas. Il est évident que lorsque nous nous parlons, elle s'adresse à moi, mais je sens son regard absent. Je ne sais pas si c'est à cause de sa maladie ou si elle a un problème avec ses yeux. Je pense que c'est ce qui me motive alors pour lui proposer d'aller nous promener près d'un musée. En outre, il y a du bruit sur la terrasse. Elle accepte ma proposition.

Nous marchons sur le parvis du musée. Je lui demande si elle a des contraintes horaires. Elle me dit qu'elle doit retourner à l'hôpital avant 17h. Nous avons donc assez de temps pour nous promener. Elle me demande si je me rappelle son nom. Évidemment, je m'en souviens. Je lui dis : "Vous vous appelez Thérèse." Elle sourit.

Elle me dit qu'elle reste hospitalisée pendant la semaine et le week-end elle va chez elle. Je lui demande ce qu'elle pense de la manière dont elle vit en ce moment. Elle me répond que c'est la manière la plus adéquate pour essayer de se retrouver définitivement chez elle. C'est difficile, mais c'est bien meilleur quand même. Cependant, être à l'hôpital ce n'est pas si facile : "Il s'agit d'un hôpital psychiatrique." Elle remarque qu'elle profite des activités comme celles que le

CATTP propose et elle fait aussi du sport à l'hôpital. Elle me raconte qu'elle reçoit de la sismothérapie et elle prend des médicaments. Elle croit que la sismothérapie a des effets positifs. Elle a décidé l'hospitalisation parce qu'elle ressentait « trop d'angoisse ». Quand je l'entends dire le mot "sismothérapie", je me sens stupéfaite. Je dois avouer que, pour moi, "sismothérapie" est associé à "électrochocs". Cela génère chez moi un peu de prévention. Les électrochocs ont été associés à quelque chose de brutal. Je voudrais me renseigner sur la place qu'ils occupent, en ce moment, dans la thérapie psychiatrique.

Thérèse est la seule fille de ses parents catalans. Elle n'a presque pas connu son père. Sa mère vit aussi en France, mais Thérèse décide de vivre toute seule. En passant, elle me dit qu'elle a vécu avec des compagnons. Je lui demande si sa langue maternelle est l'espagnol ou le catalan. Elle me dit qu'elle est française, qu'elle parle français. Elle ne parle pas le catalan, mais elle le comprend un petit peu ; en revanche, elle parle un peu l'espagnol. Puis elle fait une remarque : "Quand ma mère parle en français, elle fait rouler les r. Elle dit, par exemple : elle pa**RRR**le…"

Il y a un an que Thérèse a eu une rechute. Elle a dû quitter son travail. Elle travaillait en tant que gestionnaire dans une entreprise de santé (Protection sociale). En ce moment, son employeur paie la moitié de son incapacité, le reste est payé par la Sécurité sociale. Il y a deux ans qu'elle ne travaille plus.

Je lui propose de parler en espagnol. Elle accepte. Elle commence à parler. Très lentement, bien articulé et très clair. En espagnol, elle me raconte que la psychologue lui dit qu'elle n'est pas encore préparée pour reprendre son travail. Elle veut travailler de nouveau, mais elle pense que c'est mieux d'attendre un petit peu.

Lors de notre conversation, on fait une longue promenade par les rues de la ville. Thérèse m'indique où se trouve le cinéma, au cas où j'aimerais m'y rendre. Elle m'indique aussi une route alternative au RER pour revenir chez moi.

J'ai pris le bus que Thérèse m'a indiqué. Assise à côté d'une fenêtre, le cas d'un jeune homme en Colombie m'est revenu à l'esprit. Il avait été hospitalisé après avoir battu violemment sa mère. Dans la salle où il avait été placé, il ne parlait avec personne. Il demeurait dans une attitude agressive envers les autres. Un jour, en lui parlant de manière très timide, un ami et moi-même, nous avions réalisé qu'il parlait anglais parce qu'il avait vécu aux États-Unis pendant son enfance.

Nous commencions à lui parler en anglais d'une manière spontanée. Soudain, il se montrait engagé dans la conversation. Son expression et ses gestes changeaient. Il commençait à être plus ouvert, moins circonspect. Je me posais des questions : la langue anglaise mobilisait-elle d'autres émotions chez le patient, tout à fait différentes que celles que mobilisait l'espagnol ? En ce qui concernait son rapport à sa mère : pouvait-on considérer l'anglais comme une instance tierce, libératrice de la relation duale avec elle ?

Dans le cas de Thérèse, le fait de parler dans une langue qu'elle a parlée il y a longtemps – la langue des parents – lui a produit un peu de joie. Elle faisait des efforts pour être claire au moment de parler en espagnol ; de plus, elle a parlé d'un sujet qui est très important pour elle en ce moment de sa vie : retourner au travail. Le rapport à soi-même change-t-il avec le fait de parler dans une autre langue ?

La rencontre imprévue avec Thérèse a signifié une vraie rencontre avec moi-même. La veille, un ami qui a lu mes journaux m'avait posé une question sur ce qu'il a ressenti comme une sorte d'attirance de ma part pour la folie. En ce moment, je ne crois pas qu'il s'agisse d'une attirance, mais du désir d'élucider son énigme qui est aussi l'énigme de mon histoire. La folie a été très proche de ma vie et, peut-être, elle fait partie de toutes les histoires des êtres humains, sauf que certains n'en veulent rien savoir.

L'atelier groupe de parole

Pour moi, l'atelier du Groupe de parole a vraiment commencé une semaine avant d'intégrer le groupe. Je me trouvais dans la salle d'attente de l'hôpital de jour avec des patients qui attendaient le commencement de l'atelier d'écriture. Alors, j'ai essayé d'entamer une conversation avec deux patients : Vincent, celui qui assiste à l'atelier d'écriture, mais qui n'écrit pas et qui ne parle presque pas, et un autre que je ne connaissais pas : Gérard. Je raconte l'expérience de l'atelier d'écriture à la médiathèque de la ville. Comme ils écoutent attentivement, je décide, malgré moi, de récupérer la feuille froissée et oubliée dans mon sac, sur laquelle j'avais tenté de rédiger le poème moqueur et grinçant que la coordinatrice de l'atelier nous avait suggéré d'écrire. Je leur donne la feuille :

Bourgeoisie

Couples de rêves aux yeux des autres,
Dans ses propres chairs
Cauchemars larmoyant sans arrêt.

Bureaux comblés de livres autour de chaque mur,
Où il ne peut jamais circuler
Une pensée authentique et sereine.
Corps chargés d'objets éclatantes et florissantes,
Ils ne sont que des signes ostentatoires
De son vide d'âme.

Vincent regarde le texte, après il me dit : "C'est difficile à comprendre" Gérard prend la feuille. Il l'approche de son visage jusqu'à l'avoir à presque un centimètre de ses yeux, après il dit : "*Je ne comprends rien !*"

Je réalise que ma tentative de parler sur le sujet de l'atelier a échoué, donc je commence à parler de ma difficulté à écrire et à parler dans une langue étrangère. Gérard me regarde et il commence à me donner des conseils pour améliorer mon français. Dans sa manière de s'exprimer, je note le choix soigneux de chaque mot et la construction impeccable de ses phrases. Quand il parle, il adopte une attitude très sérieuse : c'est comme si, pour lui, parler était quelque chose de solennel. On ne peut pas ne pas le prendre au sérieux. En outre, il est aussi impeccablement habillé que sa manière de s'exprimer. Par exemple, à un autre moment, j'ai entendu Gérard dire qu'il avait beaucoup de cravates et il a expliqué sa manière de choisir chacun des éléments de son vêtement : "Aujourd'hui, ma cravate est en accord avec mes chaussures !" Gérard a toujours quelque chose à faire avec sa cravate : il la noue et la défait et il la noue de nouveau sans arrêt.

Gérard se déplace avec difficulté. Il doit le faire en cherchant des repères : les murs, des chaises… Son corps paraît tout désarticulé. Il présente aussi des difficultés d'élocution. Néanmoins, quand il commence à parler, on les oublie. On comprend tout ce qu'il dit. Il parle *l-e-n-t-e-m-e-n-t* en articulant très bien. Comment a-t-il pu réussir à s'exprimer d'une manière si remarquable ?

Après ses conseils, Gérard s'en va avec d'autres patients. À ce moment, je me

rends compte qu'un groupe de parole existe à l'hôpital de jour. Cet atelier l'aide-t-il à améliorer son expression orale ? "Je devrais impérativement y participer !", pensais-je.

J'ai contacté la psychologue qui dirige l'atelier. Elle m'a donné un rendez-vous pour y venir la semaine suivante. Au total, nous étions onze : sept patients, une infirmière, la psychologue et moi. La psychologue me suggère de me présenter. Ensuite, elle propose aux patients de se présenter aussi. Nous tous, nous faisons une présentation brève : le nom et parfois le travail. Par exemple, une patiente, Laura – par recommandation de la psychologue – nous dit qu'elle est au CAT (Centre d'aide par le travail). La psychologue ajoute que le CAT s'adresse aux personnes en difficulté. Il s'agit d'un travail rémunéré. "En Colombie, existe-t-il une institution semblable ?", demande-t-elle.

On est en train de finir le tour de présentation, lorsque Gérard arrive en présentant ses excuses pour ce retard. Il dit :

> "Moi, je m'appelle Gérard. Je viens à l'hôpital de jour deux fois par semaine. Le lundi après-midi **et**[3] le jeudi après-midi **sauf** les jours fériés et les jours de repos, sinon je viens deux fois par semaine. Voilà ! Et je lui ai dit tout ça, d-o-u-c-e-m-e-n-t[4]."

Après la présentation, la psychologue propose de parler de la manière dont la psychiatrie s'exerce en Colombie[5]. Elle leur demande :"Est-ce que cela vous inspire ?" Une patiente, Céline, dit qu'elle est d'accord et que si moi j'ai des problèmes pour parler, elle peut faire la traduction parce qu'elle parle espagnol.

Je dis qu'en Colombie les choses sont tout à fait différentes en commençant, par exemple, par l'hôpital. À Cali, ma ville, l'hôpital psychiatrique est très petit par rapport au nombre de patients qu'il doit accueillir étant donné qu'il est le seul centre psychiatrique public d'une grande région colombienne. C'est un hôpital fermé. J'ajoute que faire un stage en France est une expérience très importante parce que cela me permet de voir des différences et proposer des idées pour apporter des innovations dans les ateliers qu'on fait là-bas. Surtout, je fais remarquer que les différences sociales, culturelles et économiques impliquent d'autres conditions d'agir. En Colombie, il n'existe pas d'institutions comme le CAT ou les appartements associatifs. Je pense que ce sont des ressources essentielles qu'on devrait intégrer au processus thérapeutique des patients.

La psychologue demande : “Y a-t-il là-bas des lieux comme l’hôpital de jour, le CATTP, en dehors de l’hôpital ?” Je leur dis que, dans le même hôpital, il y a une partie où se déroulent les activités de l’hôpital de jour, où les patients viennent après l’hospitalisation. Ici, les patients vivent chez eux et ils passent à l’hôpital de jour presque toute la journée. Là-bas, ils doivent être accompagnés par quelqu’un d’autre pour y venir, quelqu’un de la famille. C’est une manière d’inclure la famille au processus thérapeutique. À ce propos, Céline s’adresse à moi en parlant en espagnol : “*Debe ser duro para un paciente estar siempre acompañado*.[6]”

Un autre patient, Henri, qui participe toujours à l’atelier d’écriture, dit qu’il imagine qu’en Colombie, comme dans tous les pays, il y a aussi des problèmes occasionnés par le “burn out [7]”: “Les personnes décident d’être hospitalisées non pas pour leur condition dépressive ou pour des symptômes schizophréniques ou de bipolarité, mais pour des problèmes liés au travail, à leurs conditions professionnelles.” La psychologue ajoute qu’on doit penser à chaque cas particulier, qu’on doit être prudent et ne pas faire des généralisations : “Au début, on pourrait penser que c’est à cause du travail, mais après on peut élargir la question à la vie personnelle. On doit étudier cas par cas […]. Les conditions de traitement changent aussi d’un pays à l’autre.” À ce moment-là, Gérard intervient :

> “Cas par cas… Comment ça doit se faire ? Comment l’entendre ? Et comment on peut faire pour organiser quelque chose, pour nous respecter ?”

Henri ajoute que dans le cas du Vietnam ils traitent le problème de manière radicale : “Soit tu marches soit tu meurs. À la rivière, la folie, là-bas, elle n’existe pas. Quand on parle de la maladie psychiatrique, on parle de la maladie de soi, la maladie d’être, mais dans le pays de tradition bouddhiste le soi n’existe pas. Comment expliquer que quelque chose qui n’existe pas *puisse être malade* ? Tandis que dans la culture où on a une identité on parle de *malade de l’esprit*.”

Céline commente que les choses commencent à changer au Japon, par exemple : “On a le droit de pleurer… qu’on puisse exprimer son malheur et ne pas être toujours performante.” Elle dit aussi que les Arabes, ils acceptent mieux les trisomiques, parce que l’idée du destin est très forte : “C’est le destin et on doit faire avec.”

Un autre patient, Auguste, qui n'avait rien dit jusqu'à ce moment, intervient pour dire qu'il se souvient d'un film, Le Huitième Jour. Il commente un peu l'argument du film.

Un autre patient qui participe aussi à l'atelier d'écriture, Jean, dit que dans notre milieu des questions comme : "Combien tu gagnes ?", "Qu'est-ce que tu fais comme travail ?" sont fréquentes. Il dit qu'il a pu se sortir de cette situation. Il est devenu son chef parce qu'il est inscrit au CESU[8]. Il fait du travail de jardinage et il travaille à l'heure. Il y a huit ans qu'il travaille de cette manière. Il dit qu'il existe aussi un travail comme « faire promener des chiens ». Moi, je n'ai jamais entendu parler de choses pareilles ! À ce moment, Gérard fait une autre intervention. Il parle fort, il exige d'être vraiment écouté :

> "Au fond, je voudrais dire que quand on travaille, on a tous des emplois différents, des métiers différents. Les emplois, les travaux, les métiers, le sens du travail et le sens de l'orientation ce n'est pas toujours le cas, ni facile ni commode. Il y a toujours des choses qui vont bien ou pas. S'il y a des choses qui ne vont pas du tout et qu'on ne se sent pas à l'aise, pas bien et pas joli dans sa peau… Ce qui peut arriver. Et ce qui peut arriver à n'importe qui, à n'importe quel moment et dans n'importe quelle situation. Et ça, j'ai vécu ça et parfois ce n'est pas facile pour moi. L'organisation, ça veut dire que tout doit s'organiser pour que tout aille bien : confortablement, comme on le souhaite et faire les choses agréablement. Si on ne peut pas faire les choses agréablement et si cela se passe mal et dans le mauvais sens… Il y a de choses qui vont bien et il y en a d'autres non. Ce n'est pas toujours le cas."

Le Groupe de parole est un espace où l'on ne fait que parler. Ce lieu m'a beaucoup intéressée, surtout pour la manière dont la parole et les idées circulent. À la fin, tous les participants finissent par être concernés par la discussion et font des interventions avec les éléments que chacun peut apporter. Il s'agit d'une sorte de séance analytique où les personnes peuvent parler par « association libre », c'est-à-dire sans être jugées, en essayant d'exprimer ce qui leur passe par la tête. Tous participent à la discussion de manière spontanée ou grâce à l'incitation très subtile et respectueuse de la psychologue. C'est le cas de Laura. Elle ne prend

pas la parole de manière spontanée. Elle a parlé au début de l'atelier parce que la psychologue l'y avait invitée. C'est Laura qui nous a informés de l'existence du CAT. Le Groupe de parole est un espace de réflexion et une opportunité pour se rendre compte des possibilités d'agir dans la vie (le CAT, le CESU). Je me demande si ces échanges représentent bien des possibilités d'inversion tant de leurs points de vue que de leurs vies.

Je dois avouer que moi, j'étais fascinée par la présence de Gérard. C'est pourquoi ses récits ont pris de l'importance ici. Néanmoins, dans le Groupe de parole, Gérard n'était pas le centre d'attention, il faisait partie d'un groupe, il n'était pas le seul. Il y avait des moments où la psychologue lui suggérait d'attendre son tour pour parler, afin que d'autres personnes puissent exprimer leurs pensées. Gérard a-t-il trouvé dans ce lieu la possibilité de vivre cet accès à sa parole comme quelque chose de solennel ?

Oui, je me suis sentie attirée par les interventions de Gérard. Dans ses interventions, on peut observer que l'accès à la parole est vraiment une conquête qui n'est pas toujours évidente. J'étais émue par son constant effort d'"organiser" chaque minute son corps, sa parole, sa cravate…

Angélica María Franco-Laverde

1. www.hospitalpsiquiatricocali.com/hdpuv1/index.php/qsomos/history
2. Les prénoms des patients ont été changés.
3. Je souligne les mots où il fait une intonation très fort.
   C'est cela qui le donne cette sorte de "solennité" à son discours.
4. Cette remarque s'adressait à moi. Dans la salle d'attente,
   il a parlé aussi l-e-n-t-e-m-e-n-t, en me regardant, afin que je puisse comprendre.
5. Normalement, ce sont les patients qui décident le sujet.
   Ce jour-là, il y a eu un changement en vertu de ma présence.
6. "Il doit être très difficile pour un patient d'être toujours accompagné par quelqu'un d'autre."
7. Céline a fait la traduction : "Cuando alguien no puede más."
8. Chèque emploi service universel. C'est un moyen de paiement et de déclaration utilisés
   dans les emplois de services à la personne en France.

De la fonction des encres

À l'automne 2014, j'ai participé à l'exposition "Les Bêtes", qui s'est tenue au musée Singer-Polignac, au Centre hospitalier de Sainte-Anne. J'y présentais des encres, témoins de mes longues nuits blanches. Celles-ci ont la particularité de m'emmener dans des contrées étranges qui ont le don de m'apaiser. Des personnages secondés par une grande déesse, en laquelle je crois, parcourent le monde en quête de leur liberté. Aussi en ai-je réuni certaines pour illustrer des poèmes qui ont donné naissance à un livre, Voyages encrés, paru aux Éditions Carnets-Livres en 2011.

Patrick Navaï





Impossible Rebus !

Sous un air non Chalant
Il cache tout son Talent
En arrivant Chancelant
Il est devenu mon Amant !

Il faut tout assouvir
Jusqu'au moindre désir
Et ne plus retenir
L'Envie de nos plaisirs !

A ce bel inconnu
que j'n'ai jamais connu
Ce n'est que le début
Impossible rébus !

Pouvoir ouvrir sa porte
Au nom des amours mortes
Pouvoir tenir la main
De son propre Assassin !

Oublier les amours
Oublier les Toujours
Le point de non retour
Pour un nouveau séjour !

La Tête dans l'sable
Je suis coupable
Le nez en l'Air
C'est la Lumière !

Pouvoir prévoir l'irréversible
Pouvoir Toucher l'imprévisible !

Tu m'as offert un verre
J'ai la Tête à l'envers
Tu as gagné tous tes Revers
Et moi j't'ai envoyé en Enfers !

Evelyne Barbecot





Qu'est-ce qu'un corps à l'hôpital ?

Entretien avec Madeleine Abbassade (MA) et Olivier Perrot (OP)

Comment ton activité a-t-elle débuté, Madeleine ?

MA. J'ai débuté à Marcel-Rivière en septembre 1980. Ce qui m'intéressait, c'était la pratique artistique comme champ d'émancipation des représentations attachées à la maladie. J'étais formée à la danse et au théâtre, à la pédagogie positive et communautaire par l'école Freinet, à celle pour l'enfance en difficulté de Fernand Deligny et au sens des responsabilités politiques. Je venais vierge de tout savoir psychiatrique mais avec mon regard sur la dynamique des relations entre dominants et dominés, les valeurs de l'éducation populaire. Pendant une période dite de révolution de la psychiatrie, dans les années 1960, l'institut Marcel-Rivière se définissait comme communauté soignante. La mutuelle à l'origine de sa création était née tout de suite après guerre dans le sillage du Conseil de la Résistance. Elle défendait la solidarité, l'entraide, le partage, l'ouverture sur la cité. Dans les années 1980, la pensée de cette psychiatrie humaniste était encore éclairée par Foucault, Bonnafé, Oury, Tosquelles et la sociothérapie de Paul Sivadon. Quand je suis arrivée à l'hôpital, la fin de cette révolution s'annonçait. Le questionnement de la psychiatrie comme champ du politique où les soignés étaient acteurs de leurs soins, et des citoyens à part entière, était déjà sur le déclin.

OP. Ce que tu dis, Madeleine, recoupe mon histoire. Je suis né en 1963 et je quitte le champ de la psychothérapie institutionnelle dans les années 1980. Mes parents étaient éducateurs spécialisés au Coteau, haut lieu de la psychothérapie institutionnelle. J'ai vécu cette période avec l'idée que tout le monde vivait avec tout le monde. Je suis sorti de là au moment où tous ces lieux déclinaient. Je n'avais pas fait le lien avec La Verrière. Quand je suis arrivé à l'hôpital, mon père m'a dit : “Ah oui, La Verrière...” Il se souvenait du dispositif d'éclairage de l'hôpital pour atténuer l'angoisse des patients lors du passage du jour à la nuit.

Pour revenir à ton travail, Madeleine, que faisais-tu exactement ?

MA.En tant que danseuse formée au théâtre, j'ai tout de suite mis en place des ateliers de danse- théâtre. J'ai été au Secrétariat général du Relais mutualiste pour la solidarité et l'organisation de ce qui s'appelait « les loisirs » des patients.

Mon travail a d'abord consisté à renouer avec la parité entre les membres du personnel et les patients, et à revaloriser ses objectifs d'aide au maintien de l'insertion sociale. Si j'ai accompagné la création d'appartements thérapeutiques, c'est avec les outils de l'art et de l'action culturelle que se sont réalisés le décloisonnement et la circulation entre "l'en-dedans et l'en-dehors". La programmation du théâtre de l'établissement, dont j'ai eu la responsabilité, allait toujours dans le sens de la mixité sociale. Le psychiatre Paul Sivadon, fondateur de l'établissement, avait laissé l'idée de communauté soignante, et l'image d'un pont qui reliait l'hôpital à son environnement social et urbain. Il fallait commencer par donner envie au public de revenir dans ce théâtre en accueillant des artistes sur la durée, en capacité d'animer des ateliers de pratiques artistiques. Mon travail a consisté à développer des partenariats avec ses nombreux équipements culturels. Quand j'ai commencé à travailler avec Olivier, j'avais déjà toute cette histoire à Marcel-Rivière de redonner du sens à la présence de ce théâtre. J'étais devenue responsable de l'action artistique et culturelle au sein de l'hôpital. J'étais très libre, j'allais chercher des artistes en dehors de l'hôpital, je pratiquais avec eux avant de porter le projet auprès des équipes soignantes. En 2008, le metteur en scène italien Oracio Czertock m'a proposé un partenariat européen "Art et santé mentale". Et là j'ai proposé au danseur Christophe Zaorski et au photographe Olivier Perrot de rentrer dans ce programme et d'inventer quelque chose ensemble. Je continuais mon travail administratif qui portait essentiellement, les dernières années, sur les recherches de subventions pour financer les nombreuses compagnies d'artistes accueillies en résidence à l'hôpital. Finalement, quand j'ai constaté la difficulté d'Olivier et de Christophe à mobiliser les patients, j'ai travaillé avec eux pour les aider à monter une chorégraphie et à développer une écriture photographique de ce travail avec les patients. On a inventé une expérience partagée qui s'est poursuivie quand j'ai quitté l'hôpital.

Est-ce que des soignants de l'hôpital participaient aux activités artistiques ?

MA. Oui. Je me suis toujours demandé comment décloisonner l'univers psychiatrique avec des intervenants extérieurs qui pourraient mettre en acte une ouverture, sortir de la morbidité pour aller vers un ailleurs. J'ai travaillé longtemps sur la question de la mixité sociale avec le danseur José Montalvo, afin de mélan-

ger les malades, le public extérieur, les artistes, les soignants, pour transcender les clivages. Pour moi, l'objet artistique n'est pas une œuvre de malade, mais une œuvre née là, à Marcel-Rivière. Quelques années après le début de mon activité, le public extérieur participait aux ateliers de danse et de théâtre. Nous présentions nos "créations" dans d'autres théâtres, ou alors à l'occasion de rencontres avec des amateurs comme les Nuits blanches de la danse. Ça n'a ensuite plus été possible d'introduire le public dans les ateliers, car un certain type de psychiatrie commençait à s'imposer. Pour obtenir le détachement de soignants ça devenait aussi très compliqué, encore plus qu'avec le public extérieur. Aujourd'hui, les réformes hospitalières ne permettent plus le détachement des soignants. Or c'est la mixité qui apporte du mouvement, qui fait une articulation avec la question du rejet de l'altérité.

Comment vous vous êtes rencontrés tous les deux, Olivier et Madeleine ?

OP. Je travaillais pour une revue, Cassandre, pour laquelle Madeleine écrivait une rubrique intitulée « Hôpital Silence »… On parlait beaucoup du rapport entre le corps et l'image. Lors d'une exposition, Madeleine m'a dit : « Ça t'intéresserait de travailler sur un projet avec moi à La Verrière ? » C'était il y a sept ans.

MA. On a commencé notre travail au pavillon D3, en 2008. Ce pavillon regroupait tous les patients éparpillés avec un diagnostic de psychose invalidante, au long cours, de schizophrénie avec une longue hospitalisation. Certains de ces patients avaient participé à des ateliers que j'avais mis en place auparavant à Marcel-Rivière.

Comment avez-vous commencé votre travail avec les patients quand vous êtes arrivés au D3 ?

OP. Quand, en 2008, je suis arrivé au pavillon D3, j'ai entendu dire : « Ah, vous allez au pavillon poubelle. On les a tous remis là-bas. » Lors de la première rencontre avec les patients du pavillon, on s'est tous mis en cercle. Je me suis d'abord dit : on ne va jamais pouvoir faire de l'image ! Moi je travaille beaucoup sur l'image comme trace, comme degré zéro de l'écriture. Finalement, j'ai pris ma main et je l'ai laissée sur le papier. J'ai senti que quelque chose se passait. Il y a eu un acte de posé, qui laissait une trace, qui faisait voir le contour de cette main.

MA. J'ai le souvenir que tu avais laissé un objet dessus. Il y avait la trace de cet objet.

OP. Oui, j'ai utilisé du papier photo sensible. Tout objet noircit le papier quand il est exposé à la lumière. Ce papier fait donc office d'appareil photo. On est dans le degré zéro de la photo. C'est une trace qui reste et qui peut s'effacer. Ensuite, il faut un procédé chimique pour inscrire cette trace. La feuille est gardée dans une pochette et on emploie un fixateur.

Mais pourquoi ça a été la main ?

OP. Je ne m'en suis pas rendu compte. J'étais là pour laisser une trace et j'ai laissé ma main.

Est-ce que tu avais une ligne directrice ?

OP. C'était interroger le processus de création des images. Qu'est-ce qu'une image ? Pendant un an, c'était poser un objet sur un papier. Comment chacun pouvait se réapproprier ça ? Au cours de la séance, on arrivait à dix mains différentes et la séance d'après je ne savais plus qui avait posé quelle main. Et eux pouvaient dire : c'est la mienne.

MA. Après tu as sophistiqué la technique…

OP. C'est vrai. Au départ je n'avais pas de produit chimique pour développer, révéler l'image. Par la suite, on a monté un atelier photo et introduit des appareils photos primitifs. C'était un trou dans du papier. On se demandait comment les pionniers de la photo avaient produit des images. On a commencé à fabriquer des appareils photos dans des boîtes à chaussures. On est parti du concret. De la main posée on est passé au photogramme d'une plante du parc de l'hôpital. Pour réaliser des traces d'herbe, on est parti de l'environnement immédiat. On a proposé d'aller dans le parc, dans l'espace extérieur au pavillon. Puis on s'est déplacé dans le couloir du pavillon et après dans la chambre du patient. Ça a mis cinq ans pour que les patients nous ouvrent cette intimité de leur chambre. Là on a proposé qu'ils passent face à la caméra. On est parti de la trace papier à des films vidéo où tout le monde était dans le champ visuel. Alors qu'au début c'était inconcevable d'avoir des patients dans l'image. Et on a réalisé la chorégraphie « Dans le couloir de ma chambre ».

MA. On leur a demandé : « Qu'est-ce que tu vis toi à l'hôpital ? » Face à la caméra chaque patient pouvait raconter sa chambre imaginaire ou réelle et danser une chorégraphie dans le couloir. On leur a dit : tu racontes en mots, tu danses ta chambre et tu as tout le temps pour le faire. Et comme eux, nous aussi on est passés devant la caméra. Mais dans cet espace ils étaient les seuls à pouvoir nous apporter un savoir qui leur était propre. Eux seuls pouvaient danser leur chambre ou leur salle de bains, c'était leur espace et le rapport de leur corps à leur espace.

Comment se déroulait une séance exactement ?

MA. Ça partait d'un thème particulier qui nous intéressait. Par exemple, on a eu cette idée de demander aux patients : « Raconte ce que tu vois à l'hôpital psychiatrique. »

OP. On leur a donné chaque fois des contraintes. Après, tu peux arriver face à la caméra et ne rien dire. Ou il peut y avoir un surgissement. On a mis des limites, du cadre. Tout ce qu'on a fait pendant cinq ans a été de mettre du cadre pour arriver à produire des objets artistiques. Et tout le monde y trouvait son compte. Je n'aurais pas pu continuer sinon. En tant que photographe j'ai créé une documentation de ce travail avec les patients. Pour moi c'était une contrainte super intéressante. À aucun moment tu ne devais reconnaître le visage des patients sur les photos, ce qui m'imposait un certain cadrage.

MA. Pendant cinq ans on va s'habituer à cette présence d'un photographe qui va prendre des traces. Pour rebondir sur la question du cadre, je tiens à préciser que j'étais garante du cadre, mais pas à la place d'une soignante. Je favorisais l'intégration du patient dans le groupe. J'ai toujours été attentive à ne pas confondre ce qu'on faisait avec la thérapie.

De ce travail avec les patients vous avez ensuite monté des performances ?

OP. Oui, on a produit cinq spectacles, cinq performances qui mêlaient la danse, la photographie, la musique. Il y a eu « Qu'est-ce que tu fabriques quand tu es seul », « Dans le couloir de ma chambre », « D3, esquisse d'une rencontre »… Pour la musique, on a travaillé avec le musicien Jacques Peretti qui est un ours de studio. Il s'est emparé de la matière sonore des patients.

MA. C'était de la danse centrée sur le corps, sans personnage. En cinq ans

ce travail a évolué. L'une des performances portait sur le thème du voyage. On a découvert alors qu'on avait des patients polyglottes. Et on a voyagé, symboliquement et réellement, en Europe. C'était une mise en commun des savoirs de chacun. L'avantage de travailler avec des non-professionnels, c'est aussi qu'ils sont vierges de toutes techniques. Ils inventent quelque chose. Hors du temps de l'atelier les patients travaillaient leur rôle, cherchaient leurs accessoires. Ils s'étaient appropriés un imaginaire. Certains ont aussi écrit des choses fabuleuses. Je me souviens d'un patient mutique qui s'est remis à parler.

OP. On a aussi inventé avec eux le "strip-tease inversé". Quand tu arrives à l'hôpital psychiatrique tu mets un pyjama. Il y a toujours une mise à nu. On a transposé ça sur scène, en demandant à une patiente : "Pendant que tu te déshabilles tu t'habilles." On l'a fait faire ensuite par une danseuse professionnelle.

MA. Oui, il faut souligner que ces performances ont été représentées sur scène à l'extérieur et transmises hors les murs à des danseurs professionnels. On les a jouées notamment au Comptoir général, une salle parisienne, au Grand Parquet, puis au festival L'Insolite de la place des Fêtes dans le XIXe arrondissement. C'était ce que les patients avaient eux-mêmes créé, qui était né à l'hôpital. On a prouvé que ça pouvait être transmis. La dernière performance avec les patients, « Dans le couloir ma chambre », nous l'avons présentée à l'Art Studio Théâtre à Paris, à l'occasion du festival de la jeune création. De mon côté j'ai mené une réflexion avec des danseurs professionnels pour creuser ce qu'était cette écriture chorégraphique à l'hôpital. Sur quel corps on était ?

Oui, justement, qu'est-ce qu'un corps à l'hôpital ?

MA. Quand tu es dedans, dans le travail avec les patients, tu n'as pas le recul. Il fallait que je le travaille à l'extérieur. J'ai réfléchi, cherché dans mes souvenirs. Ce que j'avais vécu au cours de ma carrière, à la cafétéria, dans les unités. J'ai repensé aux bals à l'hôpital psychiatrique. À quel corps j'ai eu à faire ? Pour moi, on a à faire à de la transgression : tout commence bien, normalement. Puis il se passe quelque chose qui introduit du hors-norme. Tu danses vaguement le rock, une danse que tu as vue. Et tu t'essayes ensuite à danser sans savoir danser. Par exemple, je suis un patient à un bal. Je ne sais pas danser et j'y vais quand même. Il y a un tâtonnement, un geste deviné. Pour reprendre l'exemple d'un patient,

j'arrive avec cette envie mais avec un corps contraint, raide, qui n'est pas formaté par la danse. C'est un corps contraint par le regard porté par l'autre, par celui qu'on porte sur soi-même et par les médicaments.

Il y a donc eu des difficultés à mobiliser les patients ?

MA. C'est toujours difficile de mobiliser les patients dans le temps, deux heures tous les mardis, avec une alternance de pratiques photographiques et gestuelles. Il a fallu plusieurs séances pour débrider les corps, développer les gestes. C'était compliqué car la psychose et les médicaments créent un corps extrêmement rigide. S'y greffent aussi des souvenirs de danses sociales. On souhaitait qu'ils cherchent leurs mouvements propres. C'est ce qu'on a travaillé aussi avec Christophe. On a commencé par travailler la marche, les diagonales, le cercle, le toucher. C'était avant qu'on mette la caméra. Nous avons aussi apporté des images, des photos, des peintures, comme celles de Hopper pour nourrir la performance "People in the Sun".

Les patients étaient-ils empêchés par la psychose ?

MA. Je n'en sais rien. Les patients étaient toujours sous neuroleptiques. On a vu l'évolution des médicaments dans leurs effets sur le corps des patients. Au départ ils étaient très raides, puis avec l'arrivée des correcteurs, ils se sont assouplis. Au début j'ai connu des corps « catatoniques », rigidifiés par les molécules chimiques. Ces corps contraints dedans ont évolué vers moins de raideurs musculaires. Cela crée des drôles de gestes, des gestes empêchés avec un "vouloir y aller"… Il y a une maladresse dans la rencontre…, une recherche d'amour, de tendresse. On a travaillé ça dans les performances par des caresses sur la joue, sur la main. Quand on travaille avec des non-malades, ça leur pose de vraies difficultés. On a été jusqu'à s'enlacer, à l'hôpital psychiatrique ! C'est un amour qui nous renvoie à tous les tabous et qu'on a mis au travail.

Olivier, en tant que photographe, qu'est-ce que tu as pensé du corps à l'hôpital ?

OP. Oui, c'est un corps très contraint, écrasé. Qui a du mal à bouger. Déplier un mouvement demande une énergie monumentale. Je me rappelle d'un patient tout le temps replié sur lui-même. Il s'est déplié une seule fois. Il n'est plus

jamais venu, mais c'était magnifique. Il était recroquevillé en permanence alors qu'il mesurait deux mètres. Je l'ai vu cette fois comme un corps entier. Dans les ateliers j'ai vu des mouvements de fulgurance où le corps reprenait sa place sur le corps malade. Dans notre travail sur la chambre, les patients allaient dans le champ de la caméra. Ils traversaient le miroir et nous renvoyaient une image où ils n'étaient plus contraints. Ils mettaient une énergie à dépasser le stade du "je me regarde". Je me souviens aussi d'une séance sur une photo en noir et blanc qui représentaient des pêcheurs regardant la mer. On travaillait la posture du corps de ces pêcheurs. Pour les patients il était impossible de voir ces images car ils regardaient ce que regardaient les pêcheurs. Un patient me disait : "Je vois ce que le pêcheur voit dans la mer." Comme s'il était passé dans la photo. Il était le pêcheur dans l'image. C'était à un moment où je me disais qu'il était trop tôt pour introduire une image de ce qu'est leur propre corps dans la photo ou la vidéo. Ils n'étaient pas prêts. La caméra n'était pas là pour un documentaire mais pour produire un objet artistique. On n'a jamais imposé quelque chose. On a fabriqué un objet artistique avec les patients.

MA. On va réussir ça, à présenter le corps du patient en respectant la loi du droit à l'image et le règlement intérieur de l'hôpital. Exception faite de la vidéo, les patients ayant donné leur accord pour être filmés.

Quelle a été la réaction du public lors de la présentation des performances ?

MA. Je me souviens d'une infirmière qui était en pleurs lors d'une représentation. Les patients dont elle s'occupait à l'hôpital étaient sur scène. Elle était effondrée à la sortie du spectacle. Elle nous a dit qu'elle n'aurait jamais cru qu'il était possible d'être comme ça avec les patients. Alors qu'elle était simplement dans le public. Je me souviens aussi d'une cadre de santé qui a pris au dernier moment le rôle d'un patient sur scène. Tout d'un coup une humanité était là, on était ensemble. Quelque chose avait lâché. Il y a là une vraie question. Et c'est compliqué après. Car le lendemain on retourne dans le quotidien. Quand on produit une œuvre et que les gens pleurent c'est toujours une énigme. Pourquoi on touche ? Parce qu'on a une forme émouvante ? Peut-être aussi parce qu'on est porteur en psychiatrie d'une cristallisation de l'être, on a l'humanité sur scène. Les malades ont un corps et une façon d'être particulière, une densité de présence.

OP. À chaque fois qu'on a monté des performances la salle était comble.

Un dernier mot ?

MA. Oui, pour moi l'art a une dimension politique. Dire que ce que l'on fait à l'hôpital est de l'ordre de la réinsertion sociale est absurde car l'hôpital est un produit du social. Le patient, il y est dans la société. Ce qu'on lui a fait perdre c'est l'appartenance à la citoyenneté. Et ça ne touche pas que le patient ça mais toute la société. Nous avons été un espace de résistance, un îlot. Il s'agissait de travailler une activité artistique avec tous les services, de supprimer les rapports de classe, de travailler aussi bien avec une femme de ménage, un jardinier… Le patient étant la classe la plus basse, la figure la plus éloignée du pouvoir.

OP. Depuis l'externalisation des services il n'est plus possible de travailler avec les jardiniers par exemple, alors qu'ils sont porteurs d'une poésie spécifique. Or, on assiste à la privatisation de tous les services de l'hôpital psychiatrique, les jardins, la cantine, la restauration.

MA. Notre but était de sortir en étant dedans et de sortir effectivement. On avait ce théâtre. On pouvait faire rentrer le public et montrer nos productions ailleurs. Avec notre travail l'ambiance avait changé à l'hôpital. Certains nous ont dit que nous étions allés tellement loin que forcément ça allait s'arrêter. On nous a dit : vous êtes allés à un endroit où ce n'est plus pareil. Ça peut conduire à un silence bouillonnant sous le couvercle.

Réalisé par Marie-Paule Chardon et Jean-Baptiste Gournay

Un piano désaccordé

La distance les sépare mais l'amour les rapproche
Plus que le portable plus que leurs mails mais leur
Parcours est différent ils ont choisi un chemin divergent
Mais leur destin n'en revient pas car
Un amour porte chaud comme il peut porter froid
Et laisser des miettes en lambeaux triste pensée mort imminente
De l'esprit pas du corps mais de l'âme ne s'en sort elle meurt
D'un amour trop fort qui perdure en somme pour que
Le désir s'envole et que les cœurs se désaccordent
Sur un piano accordé dans un désordre trompé de
Sentiments entremêlés qui ne savent plus où s'envoler

Pas besoin

Au parfum de ta bouche
S'écorche la langue pourpre
Tes yeux sont fixés
Sur mon corps enchaîné
Pas besoin de t'épier
Pour savoir ta pensée
Tes mèches toutes mouillées
Excitent mon gosier
Sur ta langue ma bouche
Savoure ton humidité

Chacun de tes pas
Mérite un débat
Au feu de tes yeux
Le malheur amoureux
Au rythme de ta voix
Le printemps d'autrefois
Pourquoi te dire tout cela
Si tu t'enfuis déjà
Surtout ne reviens pas
Je te tuerai de sang-froid

Décéder

Le ciel tombe sur ta peau
L'orage se fait couteau
Découpant ton sourire
Je n'ai pas eu le temps de venir
La mélodie de l'amour
Se met à courir sous les jours
J'ai ouvert la cage de l'oiseau
La liberté ne lui fait plus défaut
Le feu brûle ta joie

Je voudrais l'éteindre cent fois
Mais je n'ai plus de force
La nature est trop féroce
Alors je te regarde brûler
Criant je ne peux plus pleurer
J'ai plus le courage de marcher
Couché sur le sol mouillé
Je me laisse décéder

La cendre

Aux lèvres de sa vie
La cendre d'une bougie
Éclat de fantaisie
Sous tes doigts jaunis
La cigarette a bien compris
Le mal qui s'est enfoui
La craie sur tes cheveux
Écolier fiévreux

La corde au cou
Sans aucun jaloux
La tombe attend l'innocent
Plonger dans le néant
Atroce léthargie
Sucre glace roussie
Aux yeux de ta vie
Qui n'est plus infinie

Guillaume Sanchez

HORS SÉRIE



p.1 À LIRE DE VOTRE BON COEUR

12 mars 2015

– Idées

HEBDOMADAIRE DÉSENGAGÉ

Nous sommes rimeurs, rappeurs, slameurs, poètes, écrivains, rien de tout ça ou tout à la fois. Nous voulons donner du poids à la voix. Nous voulons fixer des pensées, balancer des phrases qui sonnent… Tout nous inspire, nous voulons fleurir.

Pour sa mise en voix PC fait un effort, il sa range et s'affiche en Rubrique

Comité de rédaction : Nader AGHAKHANI, Jean-François BOYER, Sandrine CHAMPIGNY, Martine MARC et tous les autres

La poésie fait vivre. **L'argent ne se fume pas.** **L' amour ne peut noyer la vérité.**

Le cœur c'est dire les choses sans les penser.

Madame La Censure... Déshabillez-vous !

Celui qui ne pète pas est voué à l'explosion.

L'injustice est aussi souvent abstention qu'action.

Les petits plaisirs qui peuvent paraître ridicules aux yeux de certains sont parfois les plus grandes joies pour d'autres.

Le plus gros de ma vie est derrière moi, et je ne parle pas de mon c... !

Les abeilles transgéniques qui piquent aux neuroleptiques.

Homme-Femme. A travail égal, salaire inégal ! C'est un scandale !

Les deux voix de la sagesse sont le partage et le changement.

Un homme sans fantaisie. c'est comme un oiseau sans plume.

Le danger de la porte fermée , c'est quand on est seul chez soi !

Toutes les femmes veulent une histoire d'amour comme dans les films, mais elles oublient que les films ne durent qu'une heure trente.

Il est impossible de faire 10 000 pompes par jour. Sauf si vous êtes un ouvrier dans une usine de chaussures.

Si les riches pouvaient payer les pauvres pour mourir à leur place, les pauvres seraient tirés d'affaire.

Il n'y a personne qui soit né sous une mauvaise étoile ; il n'y a que des gens qui ne savent pas lire le ciel. (Dalaï Lama). J'aimerais bien que ce soit vrai...

Après une nuit blanche, tout est noir. Les couleurs reviendront plus tard.

Le 12 Mars, Les Murels ouvert pour tous !

Le Petit Caillou n'arrive pas à la RC, mais que font Paris 13 D. et Paris P. ?

Allez Bader, 1 phrase pour la fête !

Bon TroubliWALL À Toutes et à Tous

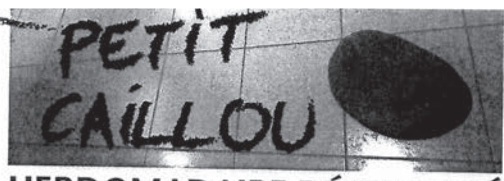
Le petit caillou

Le petit caillou est une valise à faire voyager des mots.
Il y a des phrases au vol, PC les dépose sur la feuille.
Il y a des phrases en boîte, PC ouvre la boîte.
Il y a des phrases @, PC les décrypte.
Il y a des phrases étoilées, PC les fait connaître.
Il y a des phrases solitaires, PC les invite à la rencontre.
Il y a des paroles lourdes, PC les retranscrit... les allège et les fait voler.
Il y a des paroles techniques, PC les rend publiques.
Il y a des paroles timides, PC leur prête sa voix.
Il y a des non-dits, PC n'y peut rien.
PC ne veut pas dire parti communiste... surtout pas un ordinateur.
Le petit caillou est un adepte du mi-dire.
Petit caillou, hebdomadaire qui sert à tous et ne coûte rien.
Ne reste pas seul avec tes pensées, tes idées, tes phrases, offre-les au petit caillou.

Pour signer : anonyme, pseudo, initiales, patronyme,
on ne cite l'auteur qu'avec son accord.

hebdopetitcaillou@yahoo.fr

HS p.2



À LIRE DE VOTRE BON COEUR

HEBDOMADAIRE DÉSENGAGÉ

AUJOURD'HUI PAS D'ENNUIS

J'ai 2 ou 3 dents contre la société.
Mélanger toutes les religions, cela fera un monde de paix.
Il faut combien de personnes intelligentes pour faire un groupe d'imbéciles ?
Le bonheur est un rêve d'enfant réalisé dans l'âge adulte.
Ici, tout est halal, casher... même le lardon.
La rencontre est le début de la séparation.
La peur du danger est parfois plus grande que le danger lui-même.
Les beaux-parents à la maison, il y a de quoi décompenser.
Le Christ est linéaire, Bouddha est circulaire, les deux font la paire.
Le rire est un bien commun.
On raccroche le téléphone et il continue à parler.
Ce n'est pas à moi que l'on va apprendre à rien faire.
Quelle connerie la guerre !
Le mysticisme de la moustache, ça fait rire jaune les barbus.
Le prix à payer fait la valeur des choses.
L'inconfort pousse à s'investir et le confort à s'en foutre.
Les murs à casser sont dans nos têtes, comme ça fait du bien d'en casser des vrais !
Un échec est aussi la chance de faire mieux la prochaine fois.
La poésie doit être faite par tous non par un.
Le terrorisme n'a pas de religion.
La liberté est l'ADN de l'humour.

La Provcation ne tue pas.

40% des accidents sont provoqués par l'alcool. Ça veut dire que 60% sont provoqués par des
buveurs d'eau.
La dictature commence avec l'uniformité des comportements.
Le faux bourdon est logé et nourri par toutes les ruches dans un rayon de trois kms. Il ne butine pas, ne pique pas, mais il nique.
L'art du bonheur consiste à désirer ce qu'on possède déjà.
Habitué à la collectivité, c'est difficile de se retrouver entre quatre murs.
Hitler était-il fou ? Pas fou, juste un peu d'extrême droite.
C'est à l'école que l'on forme les meilleurs cancres.
Un lieu de passage...pas sage...
La réalité est parfois plus étrange que la fiction.
Sur le papier c'est jouable, mais dans la pratique ça ne joue plus.
Parler le matin, c'est bien ; parler le soir, c'est trop tard.
Le malheur peut être un pas vers le bonheur.
Accès à la culture et à l'éducation, c'est l'antidote contre la barbarie.

Je serai pleinement le Jeudi 12 MARS

Faisons les fous pour faire la fête

<hebdopetitcaillou@yahoo.fr>

PETIT CAILLOU

– Je, nous, vous, on, tu

À LIRE DE VOTRE BON COEUR

HS p3.

HEBDOMADAIRE DÉSENGAGÉ

« Mais vous êtes habillé ! » « Oui, j'ai participé au débat pyjama. »

Avoir un contact avec des gens qui ne connaissent pas mon problème, ça m'a beaucoup aidé.

Cette nuit les esprits m'ont rendu visite.

Faites pondre le coq, la poule parlera.

Je suis l'eau, la terre et le feu. Je ne veux plus de bleus.

ON N'EST PAS SORTIS D'AFFAIRE

Quand j'arrête de me faire du souci pour ma famille, ça m'inquiète. Du coup, je me re-soucie pour être moins inquiet.

Le psy : « Qu'est-ce qui vous arrive, monsieur ? Vous êtes plein de stéréotypies ! » le gars : « Ben, je fais des abdos ».

Essayons de faire en sorte que la foi en Dieu ne se mesure pas par rapport à la longueur de la barbe.

En chambre d'isolement je fabriquais des robes et des djellaba avec des pyjamas.

J'ai peur d'écrire, mais encore plus de ne plus pouvoir être lue.

Je me distrais en parlant.

Le lundi, je suis comme Robinson Crusoë : j'attends Vendredi.

Plus je connais les hommes, plus j'aime mon chien.
Ce qui n'est pas utile à la ruche ne l'est pas non plus à l'abeille.
A chaque fois que l'on veut aller chez lui, il disparaît !
Le destin ne signifie pas chance, mais décision. Tu ne dois pas attendre, tu dois le créer.
Ne passe pas ton temps à haïr, il en reste si peu pour aimer.
Je t'indiquerai un philtre d'amour sans drogue, sans herbe, sans aucune incantation magique. Si tu veux être aimé, aime.
Je n'arrive même plus à avoir de rage.
Je fume et ma vie se consume.
Si t'aime pas le refrain, t'as qu'a pas le répéter...
Tout ce qui est fait pour moi, sans moi, est fait contre moi.
Je veux que mon travail soit très exigeant.
On a du mal à être aussi grand et fort qu'on l'est.
Quand on a perdu sa propre voix, on utilise la voix des autres.
Le 24 décembre, je mange des sardines en solo et je me fait mettre en boîte.
Si tu prends le chemin de je m'en fous, ne t'étonne pas d'arriver au pays de Ah si j'avais su...
Moi, je suis athée, mais je profite de toutes les fêtes religieuses.
Comment croire au Père Noël quand on n'a jamais reçu de cadeaux.
J'ai les mains froides, mais le cœur chaud et les femmes aiment bien poser leurs mains dessus.

C'est le printemps ! Les arbres fleurissent et les femmes jouissent.

Vous êtes tous très sympas mais le prochain TROUBLIWALL c'est quand !?

Je sens que ma solitude va devenir une activité thérapeutique.

Je suis trop débordé pour être préoccupé.

HS p.4

– Institution

PETIT CAILLOU

À LIRE DE VOTRE BON CŒUR

Le club n'est pas un lieu, c'est une manière de travailler.
Au club, on a des empêcheurs de tourner en rond, mais pas de tournevis.
La lune n'est pas dans le secteur.
Il n'y a pas de robinet à la buvette, peut-on y creuser un puits ?
Si au Club le premier repas est gratuit, alors pour moi, à chaque fois ce sera la première fois. Escaliers du CMP, privilégiez la kiné. Escaliers du CMP, consultation assurée.
Pour ceux qui seraient à côté de la plaque, regardez les escaliers du CMP.
Pour le repas du mardi, les hirondelles font les courses, les pigeons la cuisine...heureusement qu'il y a les piafs...
Avant, il y avait les bonnes sœurs et c'était moins cher pour la fonction publique.
Si je gagne au loto, j'invite le club en Australie.
Un petit pas dans les escaliers délabrés du CMP, une grande chute pour l'humanité.

– Folie, médecine

PSYCHIATRE OU PATIENT. POUR TOUS LE MÊME BILAN.
MARRE DE SE FAIRE TRAITER DE SCHIZO, QUAND ON FAIT JUSTE UN RETRAIT SOCIAL...
TRAVAILLER EN PSYCHIATRIE, C'EST SUSPECT. VOUS N'AVEZ PAS TROUVÉ MIEUX AILLEURS ?
QUAND C'EST PAS CLAIR POUR LES SOIGNANTS, COMMENT FAIT LE SOIGNÉ ?
JE ME SOIGNE À L'ALCOOL,ÇA COÛTE MOINS CHER À LA SÉCURITÉ SOCIALE.
LA THÉRAPIE PEUT AUSSI SE FAIRE ENTRE PATIENTS. ÇA DÉPEND SUR QUI ON TOMBE...
LES MÉDOCS, C'EST DE LA DISSUASION, LES PAROLES ET LES ÉCRITS, C'EST LA SOLUTION.
MALADE OU HANDICAPÉ ? À SOUTENIR OU À SOIGNER ?
SANS LA RECONNAISSANCE DE LA VALEUR HUMAINE DE LA FOLIE C'EST L'HOMME MÊME QUI DISPARAÎT.
LA RÉALITÉ EST UN PROFESSEUR SÉVÈRE.
LE FOU A TOUT PERDU SAUF LA RAISON.
LA MALADIE, LE MAL ÊTRE, L'ANGOISSE, NOUS CONCERNE TOUS.
IL Y A AUSSI DES ASSISTANCES PROBLEMATIQUES À PERSONNE EN DANGER.
LA MALADIE N'EXCUSE PAS TOUT. ET LA MÉCHANCETÉ, ÇA EXCUSE QUOI ?
QUI EST LE PLUS FOU ? CELUI QUI VA EN PYJAMA DANS LA RUE OU CELUI QUI A LA CLEF DE LA BOMBE ATOMIQUE. ÇA N'EMPÊCHE PAS LE SECOND D'ALLER EN PYJAMA DANS LA RUE.
IL FAUT SORTIR D'ICI AVANT DE DEVENIR FOU !
EN PRESCRIVANT, LE MÉDECIN SE PRESCRIT LUI-MÊME.
TOUT CE QUI EST HORS NORME N'EST PAS FOU.
CERTAINES ORDURES TOUT CE QU'IL Y A DE PLUS NORMAL FONT DES HORREURS HORS-NORME ET ON LES TRAITE DE FOUS.CE N'EST PAS TRÈS GENTIL POUR LES FOUS.
L'ENFANT PSYCHOTIQUE EST UN PETIT SAVANT QUI SE LIVRE À DES EXPÉRIENCES SUR SON IMAGE DU CORPS ET SES RAPPORTS AVEC LE MONDE.
ON N'EST PAS DES FOUS, ON EST DES PATIENTS.

Faisons la fête mais pas les fous

Texte d'accueil de l'Hôpital de solidarité de Thessalonique

Étranger, ici, c'est un lieu qui t'appartient.

Tu es refugié, sans papiers, tu n'as pas de sécurité sociale, ici, il y a de la place pour toi. Dans ce lieu, si tu as un problème médical, tu peux consulter un médecin et trouver aussi les médicaments dont tu as besoin, gratuitement.

Dans ce lieu, nous tous, nous « travaillons » pour t'offrir ce que nous avons étudié ou bien ce que nous savons faire, sans être payés. Car, ici, personne n'est payé.

Ici, quand tu vois un médecin, tu peux lui poser plusieurs fois les questions que tu veux, tu peux lui parler, sans gêne ou obligation, de ce qui te préoccupe. Tu seras traité comme un être humain qui a ses propres valeurs et pas comme un produit. Car, ici, nous tous, nous savons que tu es un être humain ayant des droits, comme nous tous.

Nous-mêmes, nous avons aussi des problèmes. Mais c'est pour cela que nous avons décidé de nous réunir ici : pour que chacun offre à l'autre son savoir-faire, son travail, sa pensée.

Au début, nous étions dix. À l'époque, nous luttions pour les droits des réfugiés détenus et sans papiers, qui étaient en grève de la faim parce qu'ils défendaient leurs droits. Après, nous avons été plus nombreux.

Nous sommes ici parce que nous souffrons du système et des mesures d'austérité qui nous conduisent au désespoir et à la mort. Nous sommes ici pour rester vivants, pour revendiquer le droit aux soins médicaux gratuits pour tous, sans aucune exception. Nous sommes ici pour sauver notre dignité.

Nous arrivons à exister sans recevoir d'argent ni des partis politiques, ni de l'Union européenne, ni des entreprises, ni de l'Église.

Nous savons bien que tous ces gens-là créent et perpétuent la pauvreté, les inégalités et l'exploitation. Nous ne voulons ni leur philanthropie, ni leur hypocrisie.

Plein de gens anonymes nous soutiennent et, si nous continuons, ce n'est que grâce à eux.

L'Hôpital social de solidarité de Thessalonique est à nous, à tous ces gens qui nous soutiennent, et à toi.

Si tu veux, tu peux faire partie d'une équipe parmi celles qui sont déjà mises en place : pour bricoler, pour amener une idée, participer à des travaux, distribuer des tracts, venir aux interventions dans les hôpitaux publics, coller une affiche dans ton quartier ou bien, si tu veux, ne rien faire.
Tu peux aussi venir à la réunion générale de l'hôpital qui a lieu deux fois par mois, afin de parler, d'entendre, de nous voir et pour qu'on te voie.

Pourquoi faisons-nous tout cela ?
Parce que nous ne pouvons plus vivre autrement, nous ne pouvons pas regarder que nous-mêmes.
Parce que nous croyons à une autre société. Une société où les gens seraient égaux, où la santé serait un bien protégé.

Nous ne sommes pas ici parce que nous sommes "de bon cœur", ou parce que nous possédons ou savons quelque chose de plus que toi.
Nous sommes ici pour survivre, pour que l'un aide l'autre, pour lutter.
Nous sommes ici parce que nous luttons contre le racisme, les inégalités, le fascisme.
Nous sommes ici pour respirer de l'air frais.
Nous sommes ici pour défendre la vie contre la mort.
Pour défendre l'« être-ensemble ».

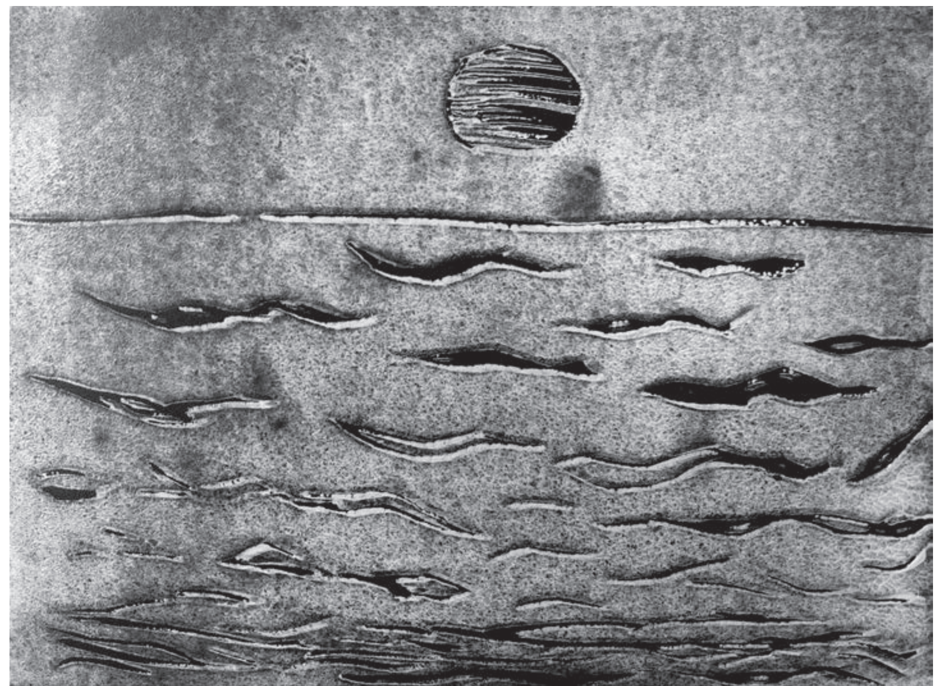
Et nous avons besoin de toi, comme toi, tu as besoin de nous.

www.kiasthess.gr

image de Constantin Alexandrakis


ΣΥΝΕΤΑΙΡΙΣΜΟΣ ΦΟΡΟΤΕΧΝΙΚΩΝ ΘΕΣΣΑΛΟΝΙΚΗΣ
SYNFOR

1.



2.

Flots écumants

Comment sont nés les textes sur les gravures ? Tout d'abord d'un désir d'écriture me retrouvant gavé de gravure. Et j'ai pris comme support ce qui m'entourait, les gravures existantes exposées dans l'atelier. Pour chacune d'entre elles, il s'agissait tout d'abord de la décrire, puis de laisser libre cours aux associations de mots, de phrases, aux émotions qu'elles généraient pour ponctuer le tout d'un trait final relatant la pensée principale du texte. Tel est l'unique chemin pris pour chacune des gravures librement inspirées par des épisodes de *La Tempête* de William Shakespeare.

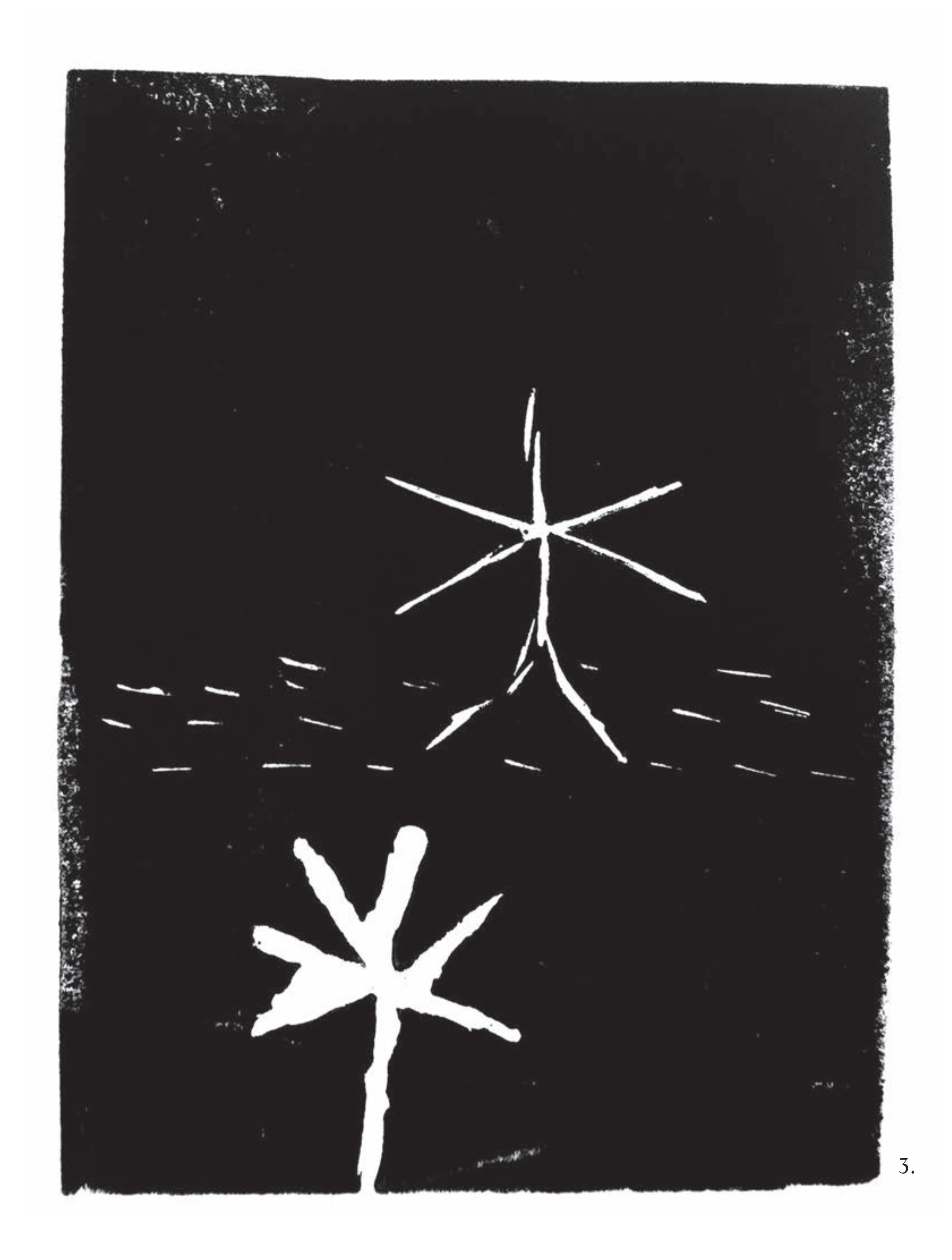
Alain Tarrieu

1. Dans un petit bateau frôlé par la houle, par les flots écumants, Prospero et Miranda, après une longue traversée, abordent l'île de Lampedusa. Des arbres exotiques les attendent, amicaux, chaleureux et leur redonnent du baume au cœur ; ils ont échappé à la mort qui leur était promise et sur cette coque de noix ont affronté les remous de la Méditerranée. Prospero est à l'avant, scrutant les flots et les fonds marins, Miranda à l'arrière tient la barre et la gouverne suivant les ordres du père. Ils sont à peine vêtus et subissent sur leur peau salée le feu cuisant du soleil d'aujourd'hui. Enfin ils arrivent en un lieu où tout leur est inconnu mais moins dangereux que tout ce qu'ils ont affronté. Une énorme masse de labeur les attende pour faire de cette île un lieu de vie mais ils n'en ont cure. Ils sont vivants et bien décidés à vendre cher leur peau.

2. C'était un soleil (ou une pleine lune) gris argenté. C'était un matin du monde où tout baigne dans la brume, où même la mer, enfouissant sous ces flots herbes folles, semblait souffrir d'une vaine agitation, d'un amoncellement de vagues mort-nées qui lui font à la surface une alternance de gris et noirs. C'était une aube du monde où rien encore n'était né, où tout s'agitait, l'eau, l'air, la terre sous

l'œil bienveillant de l'astre solaire (ou lunaire). C'était ainsi un monde inversé sans les couleurs qu'on lui connaît désormais. Tout baignait dans une atmosphère argentée. Le ciel était gris, la mer aussi, avec des relents noirs à force de gris. Le monde était fascinant à force de formes et d'uniformité, la lumière qui baignait tout, semblant surgir de l'astre centré au-dessus d'une mer vivante et creusée. C'était enfin une pleine respiration, un univers qui se suffit à lui-même, gorge serrée, poumons emplis d'air, avant l'expiration folle et bing-banguesque porteuse du chaos de la création.

3. L'île des lampadaires (de Lampedusa en italien) présente deux phares sur sa face sud en regard des côtes d'Afrique du Nord et des bateaux clandestins qui en proviennent. Le premier est resplendissant, semblable à un éclat d'étoile située à des millions d'années-lumière et peut-être déjà morte, reflet d'une vie antérieure. Il est visible à un kilomètre au large et prévient les bateaux de l'approche de la côte escarpée de l'île, côte à éviter pour ne pas sombrer, s'échouer. Mais personne ne peut empêcher les exilés à bord de bateaux clandestins de voir en lui la fin de leur exil, l'ultime espoir de leur long cheminement, la fin de leur amertume et de leur tension intérieure. L'activité au sein du bateau s'amplifie au fur et à mesure de l'approche. Leurs bateaux étant des embarcations fragiles et leur nombre étant au-delà de la norme, cette activité provoque des voies d'eau inextinguibles. Ils chavirent d'autant plus que le deuxième phare intervient pour accentuer le désastre. Il est fait d'anti-matière et son activité attire dans son trou noir toute la matière vivante entrant dans son champ d'attraction. Les bateaux s'étant approchés des côtes, le trou noir provoque vagues chavirantes, voire tempête mortifère. Les personnes passant par-dessus bord perdant leur vie dans les tréfonds des eaux profondes côtoyant la zone sud de l'île. Enfants, pères, mères, grands-parents meurent à leur tour, leurs âmes se séparent de leurs corps et vont alimenter le trou noir d'anti-matière du deuxième phare, se nourrissant exclusivement de ces parts spirituelles des êtres. La côte sud de l'île de Lampedusa devient un lieu de naufrage inéluctable, ne laissant aux sauveteurs que les corps sans vie des exilés de la misère du monde.


3.

4. L'endroit est un oasis au cœur de l'île de Lampedusa où viennent s'abreuver dans une paix réciproque cheval et girafe et d'où fuit tout homme susceptible de troubler cette harmonie. Ce lieu a été établi par Prospero aidé de sa fille Miranda pour permettre aux animaux de l'île de se désaltérer au calme ; les animaux attentifs à leur soif sont alors visibles de près et approchables donc par le père et la fille qui peuvent les regarder à loisir et se repaître de leurs différences. Chaque animal porte bientôt un nom spécifique et ce n'est plus une girafe et un cheval qui boivent mais Alice et Jules qui se désaltèrent. Prospero et Miranda sont moins seuls depuis que cet oasis existe et qu'il est comme un des premiers hôtes de l'île. Ces animaux habitants ont été amenés par les naufrages successifs et la mort des hommes qui les ont subis ; comme quoi les bêtes sont moins exigeantes, peuvent s'adapter à un régime frugal et survivre à la difficulté de l'inconnu.



4.


5.

5. Nous sommes dans un océan d'eau, un tsunami, qui laissera peu de toutes les structures solides qui encore l'environnent. Dans un mouvement ondulatoire, l'eau déjà se déverse sur la maison aux volets zébrés, encore intacte, où des hommes concentrés jouent une partie de billard en s'apostrophant de tirades de *La Tempête* de Shakespeare ; ces hommes se sentent à l'abri dans leur maison sur pilotis et ne prêtent aucune attention au vacarme maritime qui se précipite au-dehors. Malgré leur insouciance, la prochaine victime, c'est eux et leur plaisir envolé. Trois vagues successives forment, en plus dans la masse maritime qui les entoure et les accompagne, le cœur du tsunami et sa violence. Elles se déverseront et se briseront au hasard de leur cheminement et de leur maturation ne laissant rien sur leur passage, faisant voler en éclats mollement à leur vitesse inexorable les maisons, les murs, les voies ferrées, les stations d'essence, emportant les voitures et les motos, les bateaux de pêche et de croisière. Un tsunami a même, à Fukushima-Daüchi, le vendredi 11 mars 2011, provoqué un désastre nucléaire en endommageant les quatre réacteurs nucléaires de la centrale que l'on croyait à l'abri du fait des cinq mètres de surplomb qui la séparaient de la mer. Le tsunami a produit des vagues de quinze mètres de hauteur. Imprévoyance ou suffisance technologique des hommes.

6. Une femme attend dans un champ de blé de bord de route, l'œil grand ouvert et l'attention exacerbée cherchant sur la route un objet vivant, une auto, un motocycle, une charrette tirée par des chevaux ou des bœufs, enfin quelque chose qui la délie de l'infinie solitude et de l'attente qui peu à peu l'envahissent. Jusqu'à présent, sur la route, nulle trace de véhicules quels qu'ils soient, que des traces de pneus anciennes, des pistes qui ne mènent nulle part et de l'autre côté de la route un arbre touffu qui se suffit à lui-même et n'apporte aucun secours. L'œil exorbité est le reflet de l'attente intérieure de cette femme qui ne faiblit pas, n'a pas encore renoncé, et qui impose son autorité sur le décor désolé qui l'entoure. L'espoir est toujours de mise, toujours vivant et donne consistance et volonté au seul personnage de la gravure.

7. La maison de Prospero et Miranda est ouverte aux quatre vents, sauf que dans le vallon encaissé proche de la mer où elle a été construite, rien ne souffle en aucune saison. C'est pourquoi elle est ouverte à tous les étages, au rez-de-chaussée comme au grenier, au lieu de passage comme au lieu de réserve. Le rez-de-chaussée présente une porte coulissante, ici à moitié ouverte, doublée d'un volet entrouvert. À droite l'escalier de bois qui mène de la pièce du bas au grenier est formé de marches très espacées qui demandent une bonne condition physique pour l'escalader. Le grenier est ainsi protégé de Caliban, le monstre de l'île que Prospéro a réduit en esclavage et qui tient à peine sur ses membres inférieurs et qui se déplace à quatre pattes. Ce grenier est le lieu magique de Miranda, là où elle se raconte des histoires de princes charmants qui tous ont le visage de Prospero, le seul homme qu'elle connaisse, là où elle entrepose les objets de l'île qu'elle ramasse au cours de ses longues promenades, là où elle s'allonge pour rêver d'un avenir radieux où elle sera princesse, épouse d'un prince, aux traits encore indistincts.

Cette maison est le lieu de refuge où chacun, Prospero et Miranda, est sûr de retrouver l'autre et, à défaut, des souvenirs qu'ils habitent tous deux.



6.



7.

8.



9.

8. Deux monstres inaboutis, deux animaux de légende se regardent face à face, obnubilés d'eux-mêmes mais incapables de se rejoindre, leur corps bloqué par un anneau d'acier figurant leur inexpérience de l'amour réciproque qui a surgi en eux à leur insu. Ils ne peuvent que se parler par des bulles de savon contenant chacune des mots de fusion, des cris de sentiments plus forts qu'eux-mêmes et s'avouant à chacun leur passion réciproque. Ces bulles figurent des cris que les mots adoucissent et rendent supportables. Leur amour peut s'exprimer, incapable de rester sans expression et s'adresse d'abord à leur tête avant de rencontrer leur cœur. Leur beauté réciproque en fait des sortes de jumeaux qu'a éblouis leur gémellité, leur quasi-union. L'un est la branche gauche de l'être d'amour, l'autre la branche droite. Quand l'anneau d'acier aura fondu n'existera plus qu'un Ferdimiranda promis au bonheur de l'union quasi parfaite, qui inventera son langage personnel, unique et compréhensible que d'eux-mêmes. Les mots auront la résonance de leur implication réciproque, ils exprimeront leur sensibilité juxtaposée et presque sans débord, décalque parfait l'une de l'autre.

9. Une taupe ensoleillée, habillée d'un frac, d'une queue de pie, attend le temps de reprendre son travail de galeries souterraines. Elles accompagnent chacun des personnages de *la Tempête* créant le double enfoui de chacun d'entre eux, les faisant marcher sur le fil du rasoir, sur une mince lande de terre, toujours menacé d'y tomber par l'un de ces trous que font les taupes en plein air. Prospero trouvant son double dans la taupe en frac crée par son activité incessante tout un labyrinthe de galeries sur lequel il devient de plus en plus difficile de marcher. Il y tombe vers six heures du soir le jour du naufrage et s'en trouve tout retourné. Il passe de la vengeance en terre ferme au pardon plus perméable à l'humanité d'autrui et, se retrouvant capturé dans le double labyrinthe de son ami Nestor, implore les autres de le pardonner, seule voie par laquelle rejoindre les hommes.

10. Caliban tel que le voit, dans une première impression, TRICULO. Un poisson, un vieux hareng à l'odeur poissonnière avec des jambes comme un homme et ses nageoires, comme des bras. Une image qui masque l'homme pourtant bien présent derrière. Une sorte d'hallucination, de rêve qui montre combien TRICULO n'est pas encore revenu de son échouage sur l'île de Lampedusa, combien il reste imprégné de son doute quant à sa survie et la vérité de ses sens. Il se parle mais ne se parle-t-on pas aussi dans l'autre monde, rien n'est sûr, surtout pour un esprit faible et affabulateur comme le sien. TRICULO voit un poisson, à cause de l'odeur bien sûr, mais aussi parce que son esprit se croit encore naufragé et que dans la mer c'est le règne des poissons.

11 (sans visuel). Au large de la grève abandonnée d'une île méditerranéenne, l'île de Lampedusa, flotte voguant comme une noix sur une mer démontée, un bateau vide de ses occupants, tous morts au fond des eaux, au tréfonds de la mer meurtrière. Sur la grève un corps disloqué, membres et tronc arrachés, tête décollée ne regardant plus que d'un œil le monde sans pitié qui l'a mené à s'échouer sur cette île maudite. Des flaques de sang aspirées par le sable entourent et recouvrent le corps déchiqueté, les membres supérieurs et inférieurs détachés du tronc immobilisé au beau milieu de la grève. L'ensemble forme une image d'apocalypse, de dislocation des rêves des clandestins ayant pris le premier bateau qui se trouvait sur le chemin de leur exil, fuite désespérée d'un territoire sans espoir, espoir fou d'un ailleurs ou tout peut être reconstruit. L'image du corps disloqué affirme malgré tout le contraire, la fin irrémédiable de leurs espoirs. Des marins de l'île, passant outre ces images de désespoir, sont allés sauver au fond de l'eau des personnes encore vivantes qu'ils ont déposées sur la grève qui devient le lieu de la vie surmontant la mort, où se côtoient les corps repêchés morts et vivants. Les soubresauts, la respiration des personnes encore vives devient le souffle auquel s'alimentent les sauveteurs confrontés à l'horrible de telle catastrophe.


10.

AUX LARMES CITOYENS !!!

La pédopsychiatrie sonne l'alarme et les pouvoirs publics le tocsin de la sectorisation !

En 2014, le secteur infanto-juvénile du XIVe arrondissement de Paris a été démantelé par la fermeture des trois CMP de l'arrondissement au profit d'un regroupement dans un seul bâtiment : l'ancien Institut de puériculture, boulevard Jourdan. Au-delà des difficultés nouvelles pour la population concernée (c'est-à-dire les enfants) de s'y rendre, cela représente la décision manifeste et délibérée d'attaquer le soin en psychiatrie. Il s'agit, à travers ce projet, de regrouper à terme toute la psychiatrie ambulatoire (adulte et enfant) du Sud parisien afin d'en faire un « centre référence ».

Les premières victimes des projets de restructuration de la psychiatrie de proximité, de secteur sont les équipes de terrain. Face à cette menace de démantèlement, elles ont alors constitué un collectif pour la défense des soins de secteur : le Collectif 14 avec Sandrine Deloche, pédopsychiatre, et Yann Diener, psychologue et psychanalyste, comme porte-parole.

Sur leur site internet (collectif-14.e-monsite.com) on peut lire le détail de cette bataille pour protéger le secteur, construction fondée sur la volonté de la collectivité publique, aux lendemains de la guerre, de protéger ses concitoyens en situation de souffrance psychique, dans le respect de leurs droits et au plus près de leurs possibilités, sans ségrégation ni marginalisation.

Les praticiens du XIVe s'indignent d'être prisonniers d'injonctions paradoxales de la part des tutelles : ARS (Agence régionale de santé Île-de-France) et DGOS (Direction générale de l'offre de soins), et des politiques nationales de santé. D'un côté, il est fait mention de la protection des droits du patient, de sa dignité et de son intégrité, et de l'amélioration des conditions de travail du personnel. Et, d'un autre côté, il est clairement annoncé la fin de l'humanisation des services de psychiatrie.

Or, nous sommes à l'époque de la stigmatisation, de la ségrégation et de la marginalisation des personnes hors normes sociales. On doit dénoncer les "troubles du comportement" des enfants, on doit repérer et dénoncer ceux qui dès l'âge de trois ans deviendraient délinquants à l'âge adulte, ceux qui deviendront néces-

sairement les fous dangereux de demain. Que signifie cette “prévention”? Est-ce cela l’offre de soins ?

Les considérations actuelles de notre société veulent un enfant parfaitement normalisé au sens statistique du terme, intégré dans un fonctionnement social et conventionnel.

Point de singularité, donc point de différence ; dans ce cas, l’égalité des droits ne se pose pas et point de question de solidarité. Peu importe le prix que doit payer l’individu pour se soumettre à ces dogmes ! Que chacun paie son tribut à la souffrance sociale et qu’il s’adapte !

Une émission a été consacrée à ce sujet sur RFI dans “Priorité santé” : les témoignages de parents insistent sur la nécessité de la continuité des soins, c’est-à-dire de pouvoir être reçus plusieurs années pour un accompagnement proche, singulier et adapté.

On y parle de la diversité des offres de soins, de l’écoute apportée également aux difficultés sociales le cas échéant, mais aussi de la préoccupation constante des soignants qui, par leur accueil et leur disponibilité, évitent les passages à l’acte dans la cité ainsi que les hospitalisations pour les jeunes.

Un CMP : ce sont des soins près de chez soi, qui permettent une assiduité, dans un environnement à taille humaine moins culpabilisant pour les familles et moins stigmatisant.

Comme dit Sandrine Deloche : “Le lieu conditionne la parole et la pensée !”

En savoir plus sur :
collectif-14.e-monsite.com

Aulnay-sous-Bois-Le Mans. Une Tempête et retour…

À l'hôpital Robert-Ballanger à Aulnay-sous-Bois, un collectif soignants/soignés issu de l'hôpital de jour de secteur *Le Ginkgo* pratique le théâtre depuis une vingtaine d'années sous l'impulsion de Guy Lamacq. Ce collectif a fondé la troupe des *Envolées* en 2005. Cette troupe a monté différentes pièces de théâtre en compagnie de Michèle Gauci, Antje Lehry, Hélène Cosson, Jane David, Tristan Varlot et différentes générations d'artistes et de stagiaires…

En 2012, la troupe se met au travail sur *La Tempête* de William Shakespeare. Cette Tempête est montrée dans son intégralité à Aulnay. L'année suivante, le collectif *Encore heureux...* invite *Les Envolées* à séjourner à La Fonderie au Mans, lieu d'accueil culturel et siège du théâtre du Radeau, pour présenter *La Tempête*. Une occasion de s'extraire de l'hôpital, de la banlieue et d'être accueillis "en résidence". Puis l'idée germe, de retour à Aulnay, de faire le récit, sous la forme, d'un film de cette aventure au sein d'un atelier Gravure & Cinéma. Mené par Joachim Gatti & Olivier Derousseau, ce travail s'effectuera en deux temps au "Garage" dans le Groupe d'Entraide Mutuelle d'Aulnay. Six mois d'atelier et de repérages, puis un tournage de trois semaines à raison de quatre jours par semaine. Pendant le temps de tournage, Jean-Baptiste Leroux et Kamel Belaid sont venus nous prêter main forte, respectivement au son et à la lumière. Un petit vent de tempête pour ouvrir portes et fenêtres. La fabrique du film a abouti au printemps et deux projections-débat sont d'ores et déjà prévues en juin à l'hôpital Robert-Ballanger et à la Fonderie au Mans dans le cadre de la deuxième édition des rencontres *Encore heureux*.

Les protagonistes qui ont participé et permis la réalisation de cet essai cinématographique sont Akim Rahmoune, Antje Lehry, Alain Tarrieu, Auguste Fernandes, Baki Meguenni, Bénédicte Le Mouël, Caroline Aiyo, Catherine Lamothe, Daniel Alleaume, Daniel Rozados, Didier Martineau, Frédéric, Gilda Fine, Guy Lamacq, Helen Cosson, Jane David, Jean-Marie Grisard, Jean-Baptiste Leroux, Joachim Gatti, Kamel Bélaid, Khaled Bessaad, Khaled Kedim, Marianne Captant, Michelle Gauci, Olivier Derousseau, Recsmei Chan, Sarah Rodhe, Stéphanie Beghain, Sylvain Davoine, Tariq Seghir, Tristan Varlot, Wang Tran, Zinn Atmane.

Bénédicte Le Mouël-Bakhouche,

Hôpital de jour Le Ginkgo – GEM Les Envolées.

Une Tempête
Shakespeare in memoriam
Notes sur la fabrication d'un film

Hôpital de jour intersectoriel Robert Ballanger
Aulnay-sous-Bois, association Croix marine *Le Gingko*.
Groupe d'Entraide Mutuelle *Les Envolées* d'Aulnay-sous-Bois.
Encore heureux…, La Fonderie, Le Mans.
Association 1&1, Lille.

Une Tempête - Situation(s)

Tiens prends cette épée et va
Va !
Et advienne que pourra.

Jeanne la Pucelle, Les batailles, Jacques Rivette

Le récit du temps, manière d'être dans le temps, a besoin d'une fiction. La fiction n'est pas l'invention d'un monde imaginaire, c'est la construction du cadre au sein duquel des sujets, des choses, des situations peuvent être perçus comme reliés en un monde commun et au sein duquel des évènements peuvent être pensés comme ordonnés en un enchaînement intelligible. La politique et les savoirs sont fondés sur des fictions, aussi bien que les œuvres dites d'imagination...

Jacques Rancière

Ici on nous comprend,
Mais ailleurs, même sous les pierres,
On ne nous écoute pas.

Auguste

...Nous sommes de l'étoffe
Dont les rêves sont faits, et notre vie
Infime est entourée par un sommeil

W. Shakespeare, *La Tempête,* acte 4, scène 1

LA LUTTE DES CLASSES EST DEVENUE LE THÉÂTRE
DE LA RÉPARTITION ET DE LA CONSOMMATION DES SUCETTES

François Tosquelles

Il y a ce qui se voit et ce qui se donne à voir. Il y a des êtres, des figures, des lieux, des patients et impatients qui, depuis l'hôpital Robert-Ballanger et le Groupe d'entraide mutuelle d'Aulnay-sous-Bois, cherchent ensemble quelque chose. Qu'il s'agirait de percevoir. Ce qu'ils cherchent, ils ne le savent pas très bien mais ils savent que c'est important. Vital, on pourrait dire. Pour eux mais pas seulement ; ailleurs aussi, au sein d'autres lieux, lumière(s) dans la nuit. Faire signe, qu'étant là des interrogations se façonnent et deviennent partageables. L'accueil, le soin, le travail, la folie et la folie du jour. Cette chose, nous avons tenté de la faire exister avant même que de l'énoncer. Tâche difficile.

En partant de *ce qui ne se dit pas* mais qui par le cinéma peut se voir et s'offrir, nous avons décidé à Aulnay-sous-Bois de fabriquer un film depuis un atelier et une pièce de théâtre, *La Tempête* de William Shakespeare. Outre qu'il y a dans cette Tempête le récit d'un "changement de monde", l'histoire d'un passage vers une renaissance ; il y a dans le rapport entre Shakespeare et l'hôpital Robert-Ballanger, Shakespeare et la compagnie *Les Envolées*, *La Tempête* et le quotidien à l'hôpital, une histoire de rêves. Des rêves qui se font éveillé, des rêves qui appellent à prendre corps. Ce travail du rêve qui prend corps n'est pas celui qui nous éloigne du monde. Il vient en supplément de tout travail : c'est le travail de la mise en œuvre des idées, de leur mise en réalité.

Il y a aussi ce que nous espérons avec la conception de ce film, invisible à ce jour, mais perceptible probablement dans la tonalité des voix. Les acteurs de *La Tempête* en connaissent le mystère pour l'avoir déjà interprétée au théâtre de l'hôpital, et à La Fonderie au Mans dans le cadre d'*Encore heureux*.

Il y a au sein du GEM, couplé avec la recherche cinématographique, un atelier de gravure. Chacun, selon son rythme, fabrique des images, qui, après tirage, se déploient et s'exposent sur un câble tendu de part en part de l'atelier. Ces gravures sont des balises qui nous conduisent vers la fabrication du film. Nous l'appelons *le fil tendu des histoires*.

Ainsi nous partons de six situations qui se conjuguent dans le quotidien de l'atelier :

1. Un collectif "*soignants – soignés*" à Aulnay-sous-Bois, collectif élaborant au fur et à mesure la possibilité du film.

2. L'hôpital Robert-Ballanger, en Seine-Saint-Denis, considéré comme le lieu matériel d'élaboration du travail, qui inscrira ses traces au cœur de l'imaginaire du film. Nous insistons sur le fait que ce lieu de psychiatrie publique au sein de

l'hôpital, inspiré par la psychothérapie institutionnelle, est situé dans un département sinistré sur le plan sanitaire.

3. *La Tempête* de William Shakespeare, travaillée depuis trois ans au sein de l'atelier théâtre des Envolées.

4. Des gravures qui viennent de l'atelier et nourrissent la construction du film.

5. Des textes inspirés par les gravures.

6. Des comptes rendus des conversations de l'atelier, notées et agencées pour des lectures qui ont été enregistrées.

Synopsis *La Tempête* / juin 2014 / Extraits

Aulnay-sous-Bois, près de l'entrée, à droite, de l'hôpital *Robert-Ballanger*.

Une table « au garage » : lieu dit des ateliers.

Cette table est aussi un billard transformé pour l'occasion en table de lectures.

Un écran au bout de la table peut descendre ou monter. Derrière cet écran, un plateau qui au besoin servira de lieu où des morceaux de *La Tempête* de Shakespeare pourront être dits.

Et puis il y a le lieu hôpital, lieu tempête, ou encore l'île aux frontières immatérielles où certaines empreintes demeurent visibles à ceux et celles qui veulent les voir...

29 janvier 2014

Cela vous dérange d'être pris en photo ?

Non ça va, il y a pire dans la vie. Je me souviens quand j'étais jeune, ma mère nous amenait chez le photographe à Sevran. On y allait bien habillé et parfois il y avait un décor.

Un bouquet sec ou autre chose.

12 février 2014

Moi, j'aime faire des portraits.

Pour faire un portrait, soit on fait un zoom, soit on s'approche. Avec le premier, je me cache et je fais des images, avec le second, je suis obligé d'avancer et de faire connaissance.

Comment filmer deux personnes successivement pour donner l'impression qu'elles se font face ?

C'est le champ et le contre-champ. Le contre-champ d'une personne n'est pas forcément une autre personne.

Par exemple, c'est quoi le contre-champ d'un ouvrier... ?

Un autre ouvrier,

une machine,

une usine fermée, pôle emploi, une benne à ordure...

Le champ c'est *La Tempête*, le contre-champ c'est la ville où nous sommes. À deux pas d'Aulnay où l'usine PSA va bientôt fermer.

Il paraît qu'ils vont étendre Paris jusqu'à ici. On va peut-être devenir parisiens.

12 février 2014

"Moi, dans ma République, je ferais
Tout à rebours ; je n'admettrais aucune
Espèce de trafic ; on n'y verrait nul nom
De magistrat ; aucune connaissance
Des lettres ; aucun pauvre et aucun riche,
Aucun usage de service, aucun
Contrat, aucune succession, ni bornes
Ni enclos ni labours, aucune vigne ;
Pas de métal, de blé, de vin ou d'huile ;
Nulles occupations qu'oisives, tous,
Hommes et femmes, purs et innocents,
Aucune souveraineté"

J'aime les plans de vie

Tu veux dire les mondes possibles ?

Sachant que les mondes possibles sont toujours déjà là.

Est-ce que parfois, il n'est pas trop tard ?

16 septembre 2013

Je me souviens pendant les (re)présentations dans les coulisses, on parlait bas.

Quelqu'un buvait un petit café, un autre mangeait un fruit ; on respirait profond.

Mais voilà c'est passé. Ça n'existera jamais plus. Comment on remet cela au travail ?

Le cinéma c'est peut-être cela, la somme de ce qui a disparu ajouté à ce qu'il n'a pas été possible de faire. Est-ce qu'il est possible de montrer ça ?

Il paraît qu'ils vont étendre Paris jusqu'à ici. On va peut-être devenir parisiens.







Ballade des fous

Frères humains qui après nous vivez
Ou frères humains déjà parmi nous au cœur englué dans la boue
Ne condamnez pas ces esprits exaltés
Qui ont vu impuissants s'éteindre toute clarté
Partis à la conquête de songes inconnus
Ils ont brisé leur âme et leur tête est perdue
Ils sont dans la frayeur d'un sort si rigoureux
Et d'absurdes grimaces que semble leur faire Dieu
Qui déserte leur vie cette prison opaque
Pour eux il n'y a plus de Noël ni de Pâques
Ils marchent hallucinés par un vide étouffant
Un néant saturé qui leur ronge les os
Ils savent assurément qu'ils ne sont plus beaux
Et acceptent impuissants ce verdict effrayant
Leur journée est lugubre et meurt comme une impasse
Au cœur des pavillons où plus rien ne se passe
Qu'une supplique de cris une glauque clameur
C'est leur cœur qui pourrit comme une absurde fleur
Délaissé des regards attachants et humains
Du prochain qui n'est plus vraiment le prochain
Frères humains qui après nous vivez
Rendez-nous la justice
J'ai ramassé des tombes des cages du cerveau
Ces sorciers labyrinthes ces images en troupeaux
J'ai recousu un jour mes déchirures de l'âme
Pour pouvoir vous parler du continent infâme
Ouvrez vos cœurs glacés et vos esprits liquides
A ces âmes égarées aux affections avides

Martine

Quand la folie m'a bousculé

1. Je prépare mes valises, hier j'ai demandé de changer de chambre à cause de mon état qui empire de jour en jour mais cela n'a pas suffi. J'ai donc demandé aujourd'hui à changer de service, ce matin on me transfère à l'UHC. Penché sur mon lit, je plie quelques habits puis les range dans ma valise noire. Dans la salle de bains, je récupère mes affaires de toilettes, je jette un dernier regard dans la pièce vide pour revenir dans la chambre. J'entends soudain quelqu'un frapper à la porte, ce doit être un infirmier. Je lui dis d'entrer, c'est Audrey, une infirmière blonde aux yeux bleus.

— Tu es prêt ? me demande-t-elle.

— Oui, je viens tout juste de finir.

— OK, on peut y aller alors ?

— Oui.

Je déplie la poignée de ma valise pour la faire rouler, Audrey ouvre la porte, je la suis dans le couloir. Quelques têtes dépassent des chambres, certains me souhaitent bon courage, d'autres se contentent de me regarder passer sans rien dire. On arrive devant l'ascenseur, Audrey appuie sur le bouton du rez-de-chaussée. Les portes se verrouillent puis sur un petit écran les chiffres défilent, arrivé à 0 les portes s'ouvrent. Dans les longues galeries de l'hôpital ma valise fait un boucan de tous les diables. L'hôpital est constitué de vastes bâtiments formant un rectangle à l'intérieur duquel se trouve un parc contenant une chapelle. Le parc étant délimité par des galeries qui l'entourent avec leurs grosses colonnes et leurs petits murets. On passe devant l'accueil, je jette un bref regard en direction de cette sortie puis relâche mes yeux sur la belle silhouette d'Audrey. Arrivé devant la porte de mon nouveau service, Audrey sonne deux fois puis attend. C'est une grande et jeune infirmière répondant au nom d'Olivia qui vient nous ouvrir. Les cheveux bruns avec une longue queue de cheval qui s'agite quand elle marche, yeux émeraude, Olivia est une belle femme. Je regarde Audrey repartir tandis qu'Olivia me fait signe de la suivre. La porte d'entrée du service comporte une peinture représentant un aquarium avec des poissons. En longeant le couloir principal, Olivia me fait remarquer la salle de soins puis m'emmène tout au fond du service là où se trouvent les deux salons télé. Celui de droite comporte une table et une porte qui donne sur l'extérieur. Après avoir fait le tour des lieux, elle m'accompagne dans ma chambre

numéro 8, c'est une petite pièce avec une tapisserie bleu clair meublée d'un lit, d'un petit bureau avec chaise, il y a tout de même une salle de bains avec douche et WC. Après avoir pris soin de m'aider à m'installer dans ma nouvelle chambre, Olivia me laisse pour s'occuper d'autres patients. Rendu à moi-même, je décide de sortir mon carnet pour m'installer sur le bureau, histoire d'écrire quelques lignes pour me distraire. La matinée passe lentement, c'est toujours comme ça quand on arrive dans un nouvel endroit, les premières heures sont les plus longues. Mais bientôt un infirmier vient me chercher, c'est l'heure du déjeuner. Je réponds que j'arrive tout de suite, je range mon carnet dans le tiroir du bureau puis sors de ma chambre pour me rendre à la salle à manger. Arrivé dans la salle, on me fait signe de m'asseoir à une table, place que je ne quitterai plus jusqu'à ma sortie définitive. Je remarque aussitôt de nouveaux visages, certains pour la première fois, d'autres que j'ai pu croiser à la cafétéria ou dans le parc. Avant même que l'entrée ne soit servie, un jeune homme plus vieux que moi, entame une conversation :

— Salut tu t'appelles comment ?

— Grégoire et toi ?

— Moi c'est Alexandre !

— Pourquoi tu te retrouves ici ?

— C'est moi qui ai demandé de venir.

— Non, tu déconnes, t'as pas réfléchi ?

— Si, mais pourquoi un tel effarement de ta part ?

— Pourquoi parce que l'UHC est un service fermé, que tu n'as pas le droit à avoir ton portable sur toi et que les sorties ne se font qu'accompagné et parce que dans ce service il y a de vrais spécimens.

— C'est si terrible que ça ?

— Attends de voir et tu verras par toi-même mais je préfère te prévenir.

— Merci.

L'entrée arrive, du concombre avec des tomates à la mozzarella. Je jette un regard circulaire autour de moi afin de visualiser chaque visage, je me sens mal à l'aise. Rien d'inhabituel, lorsque l'on arrive dans un lieu étranger, comment s'y sentir d'un coup chez soi ? Perdu dans mes pensées, je me pose beaucoup de questions, sur mon état ou mon avenir ou même mon passé. Comment en suis-je arrivé là ? Dans cet endroit, ce degré de maladie et comment tout va se terminer ? Malheureusement les questions ne trouvent pas toujours de réponses ou celles que l'on aurait voulues. Je crois que la maladie naît d'une différence, c'est bête à dire, mais je me suis toujours senti différent des autres comme si je n'avais pas le même

accordage que mes semblables. Dès mon plus jeune âge je me suis mis à faire des comparaisons comme si au fond de moi la maladie qui un jour allait me toucher avait toujours été une évidence et non une tragédie. Avec du recul, je m'aperçois que toute ma vie n'a tourné qu'autour de ce sujet comme si c'était un but à atteindre ou une nouvelle étape à franchir, un point de non-retour vers un avenir incertain. C'est comme si ma maladie m'appartenait plus que je ne m'appartenais à moi-même et dans la société c'était exactement cela. On ne vous jugeait pas pour ce que vous étiez mais pour ce qu'on avait fait de vous, un diagnostic. Après avoir fini de manger, je me rends dans le couloir, des patients attendent contre le mur le visage fermé. Je me demande ce qu'ils attendent, sans doute rien, cela me prend aux tripes, je peux lire leur mal-être dans leurs yeux et il est immense. Au fond de moi je me demande comment ils en sont arrivés là, j'avoue éprouver de la compassion à leur égard. Pourtant je ne les connais même pas mais leur souffrance me touche. Je détourne le regard quand l'un d'eux me fixe l'air apeuré puis je décide d'aller me réfugier dans ma chambre. Là, allongé dans mon lit je regarde la fenêtre, des barreaux la condamnent, soudain je me demande qu'est-ce que je fais dans ce service comme si ma place était ailleurs. J'avoue me sentir étranger à ce service, pourtant j'y suis depuis à peine quelques heures mais j'ai l'impression que l'endroit baigne dans une pénible lassitude, comme si tous les patients étaient harassés. Dans ma tête les idées fusent, surtout des images évoquant de vieux souvenirs, ceux partagés avec mes amis. Je me revois danser dans les bals, j'entends les éclats de rire des filles, leurs yeux plantés dans les miens, les virées en voiture. Tout se mélange dans ma tête puis vient le silence et le noir complet, je viens de sombrer dans le pays des songes. Un bruit sourd me parvient aux oreilles, je me retourne sur mon lit mais le bruit perdure, je me réveille soudainement et entend que l'on frappe à ma porte. Alors une voix féminine me demande de venir dans la salle à manger car c'est l'heure de la collation. Je me lève précipitamment pour sortir dans le couloir, je vois alors la grande silhouette d'Olivia marcher dans le couloir, ce doit être elle qui m'a réveillé. Arrivé dans le réfectoire je m'installe à ma table, une infirmière sert du café ou du chocolat chaud, je prends le second avec un biscuit. La journée se termine tout doucement, à présent je suis dans mon lit, les infirmiers de nuit viennent juste de m'apporter mon Théralène, somnifère que je prends tous les soirs pour dormir. Le sommeil ne met pas longtemps à venir me chercher, la nuit passe puis vient le matin. J'entends qu'on tambourine à ma porte ce qui me réveille.

— Allez debout ! me dit une voix masculine.

Je me lève étirant les membres de mon corps puis me déshabille pour aller dans la douche. Tout nu je me regarde dans le miroir, il me semble avoir perdu un peu de poids mais pas assez à mon goût. Je fais couler l'eau chaude sur mon corps puis commence à me savonner quand soudain une infirmière fait irruption dans ma chambre.

— Je prends ma douche ! lançais-je.

— Ah, désolée, je repasserai plus tard alors, me répond-elle un peu gênée.

— D'accord.

Alors que je suis en train de me rhabiller, l'infirmière de tout à l'heure frappe à la porte.

— Vous pouvez entrer, lui dis-je.

Elle ouvre la porte et s'approche de mon lit sur lequel je suis assis, de petite taille, les cheveux châtains aux yeux verts, elle est vraiment jolie et semble avoir entre vingt-cinq et trente ans. Je la regarde avec envie s'approcher de moi, elle porte un plateau avec du matériel dessus.

— Je viens vous faire une prise de sang, dit-elle de sa petite voix aiguë.

— OK.

— Allongez-vous sur votre lit, s'il vous plaît.

J'obtempère, elle me met un élastique autour du bras puis me nettoie l'endroit où elle va piquer avec un morceau de coton trempé dans de l'alcool.

— Je vais piquer, me dit-elle calmement.

— Vous inquiétez pas, j'ai l'habitude des piqûres, lui dis-je.

Après avoir piqué, elle remplit trois fioles de sang puis me donne une compresse que je maintiens sur mon bras pour éviter de me tacher.

— Alors comment vous sentez-vous dans ce nouveau service?

— Pour l'instant tout va très bien, merci.

Je la regarde s'en aller et fermer la porte derrière elle, je la trouve vraiment belle.

2. C'est peu de temps après que tout dérape. À peu près une semaine après mon arrivée dans ce service, les premiers symptômes font leur apparition. Alors que je suis en train de lire un livre, ma vision se trouble tellement que je suis obligé de fermer le bouquin. Puis mon état empire d'heure en heure et bientôt me voilà retombé dans l'enfance. Je viens de faire une catatonie, tout ce que je faisais avant sans y penser comme m'habiller, prendre ma douche ou même aller aux toilettes est devenu insurmontable. Et moi dans l'histoire je n'y comprends rien, pire encore je n'en ai même pas conscience. Je me laisse assister comme un handicapé, tout est fait à ma place. Mais les jours passent et bientôt je m'enferme dans un

mutisme permanent, je ne touche plus aux repas et reste muré dans ma chambre. Un jour ma mère me rend visite, alors qu'elle est assisse sur mon lit je me jette par terre et me mets à crier "laisse-moi mourir", je la vois se rapprocher de moi, mais dans ma tête c'est l'enfer, tout ce que je veux c'est quitter ce sale monde.

Guillaume Sanchez

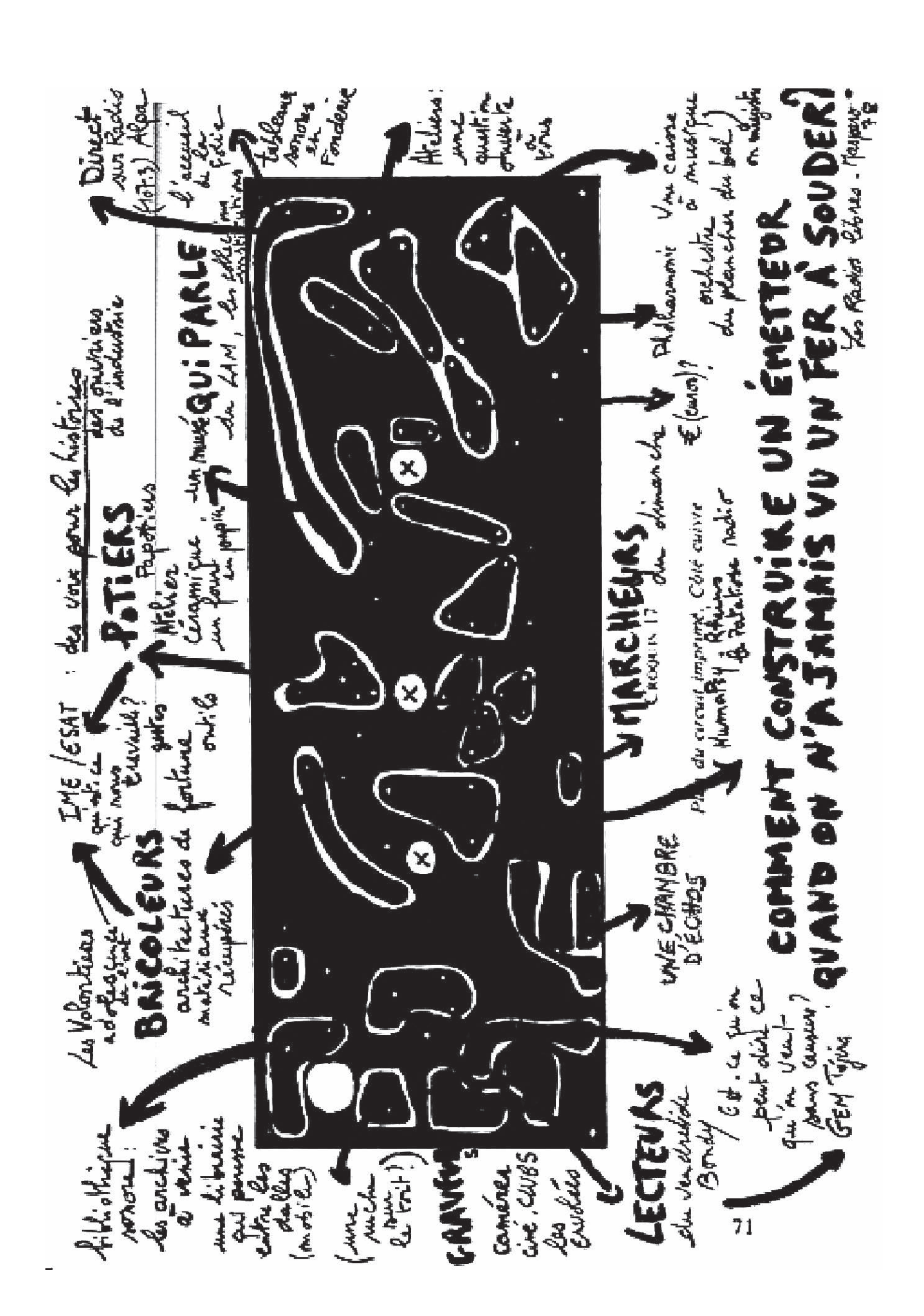


image de *Encore Heureux*

Eco quartier

Éco quartier ville Évrard et la fille de Vanessa Demouy.
Éco quartier de maison blanche et la fille de Veronica Loubry.
Éco quartier du fort d'Aubervilliers et Dalida.
Éco quartier de gare de pantin quatre chemins et marie Laforêt.
Éco quartier du fort d'Aubervilliers il vient des années 60.
Éco quartier de gare de pantin quatre chemins il vient des années 60.
Éco quartier de ville Évrard il vient des années 60.
Éco quartier de maison blanche il vient des années 60.
La télévision des années 60 aux éclaireuses et éclaireurs de France.
Canal plus Dalida.
Canal 20 marie Laforêt.
La chaine culturelle franco italienne Dalida et marie Laforêt.
Radiodiffusion française Henri Sannier.
Télédiffusion française Henri Sannier.
Skyrock tv la chaine de télévision du groupe Skyrock.
Ma télévision est cassée en 1977 et Ma télévision est cassée en 1982.
Ma télévision est cassée en été 1981.
Ma télévision est cassée en 1991.

Wilfried Z.

La marchandisation

La marchandisation des êtres c'est trop con L'américanisation c'est un nouveau roi sans philosophes la vie n'a pas de prix, la santé aussi la France se perd, la mondialisation l'assassine comment trouver vérité et authenticité ? Toute création exige un effort plaisant vérité et faiblesse sont-elles incompatibles ? La violence c'est l'oubli et le déni de l'autre on n'a encore trouvé aucun médicament pour apprendre à être honnête et éthique la solidarité n'est pas qu'une affaire de politique

On avait un vrai théâtre

J'ai animé un atelier de théâtre pendant dix ans dans un centre de soins pour toxicomanes. C'est là que j'ai rencontré mon premier patient, Patrick C. Il s'est présenté avec des béquilles, il se plaignait de ses talons cassés, des vis dans les chevilles, de son dos qui lui faisait mal. Lors d'une brève rencontre à l'atelier de lecture, Patrick m'a inspiré de la sympathie et m'a frappé par des remarques pleines d'humour. Est-ce pour cela que je lui ai proposé le personnage de Sganarelle dans Dom Juan ? Quand il joue, Patrick se réapproprie son corps, il s'amuse et nous fait rire. “Si un patient a besoin de quiétude, alors on ne peut rien faire hormis la lui donner. Si on ne répond pas à ce besoin, il n'en résulte pas de la colère ; on reproduit simplement la situation de carence de l'environnement qui a arrêté le processus de croissance du self” (Winnicott). Tous mes efforts vont dans le sens de l'apport d'un environnement, un lieu où le patient peut faire des expériences qui ne sont pas de l'ordre de l'empiétement.

En quittant le centre de soins, j'ai eu envie de savoir comment Patrick avait vécu ces expériences de jeu ; il a abordé des personnages aussi différents que *Sganarelle* de Molière mais aussi des pièces contemporaines, *Cuisine et dépendance* d'Agnès Jaoui, *Charcuterie fine* de Tilly, *La Ronde* de Schnitzler, *Mélo* de Henry Bernstein. Nous avons même réalisé un court-métrage tiré de la pièce de Denise Bonal, *Les Pas perdus*. Intuitivement, Patrick s'est approché d'une vérité profonde de l'art de l'acteur quand il écrit sur son texte de Molière : “Être plutôt que dire.”

À travers cette interview, il se livre sur le théâtre, sa vie, les expériences de toxicomanie et sur ce que “jouer” veut dire pour lui.

MICHEL WEINSTADT (MW). Ça fait dix ans qu'on se connaît !

PATRICK C (PC). Oui ça fait dix ans, comme le temps passe !

MW. Est-ce que tu te souviens du début de l'atelier théâtre, comment on s'est rencontrés ?

PC. Oui je me souviens très bien, quand tu étais stagiaire et que la psychologue t'a suggéré d'utiliser tes talents de théâtreux.

MW. Est-ce que tu te souviens pourquoi je t'ai proposé Dom Juan ?

PC. Je ne me souviens plus, c'était pour faire Sganarelle et il y avait Juan qui devait faire Dom Juan.

MW. Parce qu'en fait je t'avais rencontré à l'atelier lecture chez Anne Dupuis et j'avais été frappé par ton esprit fin et de l'humour, un peu comme ça, caustique.

PC. Ah oui, comme ça, caustique, des fois ça me joue des tours. Des fois je me fâche pour un bon mot.

— Et on s'est lancés dans l'aventure de Dom Juan qui a duré un an.

— Dom Juan, alors là j'étais terrorisé carrément !

— Tu es arrivé avec tes béquilles, à l'époque tu avais tout le temps tes béquilles.

— Je ne me souviens pas que j'avais des béquilles il y a deux ans.

— Dix ans !

— Dix ans…

— Et donc tu es rentré dans le texte de Molière. Est-ce que le théâtre était nouveau pour toi ou est-ce que tu en avais fait avant ?

— Non je n'en avais jamais fait. À l'école on n'avait pas fait de théâtre. À l'école on avait étudié *L'Avare* de Molière, mais c'était assis à notre place.

— Donc tu n'avais jamais joué sur scène avant cet atelier ?

— Non, jamais, jamais.

— Et qu'est-ce que tu as pensé lors de cette première année où moi-même j'étais stagiaire, donc j'improvisais la création de l'atelier, quand on est rentrés pleinement dans Dom Juan, qu'est-ce que ça t'a amené ?

— Au départ j'étais terrorisé, carrément, pourtant il n'y avait pas beaucoup de spectateurs, de spectatrices.

— Il y avait peu de patients, on était trois, quatre.

— Trois, quatre patients et les psychologues et puis… ben ça m'a fait bizarre de faire du théâtre.

— Est-ce que tu te rendais compte que tu avais des capacités ou tu n'en savais rien ?

— Ah non, non, non… Enfin, je faisais le zouave quand j'étais gamin, mais pas comme ça, avec des amis on faisait les zouaves. À vrai dire, j'ai réfléchi depuis, on faisait des improvisations, avec un copain surtout, on déconnait pour amuser les autres. Mais, c'est loin ça, on avait quatorze, quinze ans.

— Tu te souviens de tes motivations pour venir à l'atelier ?

— Ah oui… c'était pour m'occuper parce que je foutais rien du tout… et puis voir des gens…

— Et voir des filles !

— (rire) …et voir des filles aussi !

— J'étais un peu jaloux de faire Sganarelle et puis finalement, non, c'est lui qui a le beau rôle !

— Il y a deux ou trois moments clés de cette année-là ?

— Ah oui, j'ai le souvenir d'une équipe soudée… enfin impliquée quoi.

— Puis on a écrit ensemble une pièce tirée de *Cuisine et dépendance* (Agnès Jaoui) et là on a joué devant un public… Entre-temps il y a eu l'expérience avec Caroline Loeb.

— Ah oui ! Là je me suis pris pour une star ! Le jour où elle nous a annoncé qu'on avait un vrai théâtre, alors là… j'ai eu une boule à l'estomac… deux mois avant !

— Au Funambule, dans le XVIIIe.

— J'avais du mal à dormir, comme j'avais vu la salle… une vraie scène pour nous, ah là là !

— T'as eu le trac ?

— Ah là là !!

— Et comment t'as surmonté ton trac ?

— J'ai pas vraiment surmonté ! (rires) J'ai manqué de fermeté, on a inversé des scènes à un moment et je n'ai pas réussi à les convaincre que c'est moi qui avais raison… enfin… on s'est repris, quoi !

— Et maintenant tu as quand même six, sept pièces à ton actif… À chaque fois tu as le même trac ?

— Non, ça s'est amadoué après… après *Charcuterie fine* (Tilly).

— Là, on est en 2006 !

— 2006… j'étais moins terrorisé quoi !

— Que s'est-il passé ? Est-ce la pièce ou c'est toi qui avais plus l'habitude ?

— Peut-être les deux…

— Tu te souviens du rôle que tu jouais ?

— Oui, je jouais le rôle du père.

— Un père sévère, assez odieux.

— (Il rit) Le charcutier !

— Je me disais : comment il joue ce rôle avec tant de réalité… et une espèce de rage contre ce fils délinquant ? Ça te rappelait des histoires ?!

— Sûrement !!!

— Dans une pièce comme ça, tu revoyais ton rapport à ton père ?

— Ah oui, évidemment !

— Il a pu être comme ce charcutier ?

— Pas comme ça… très rigide quand même !

— Très rigide…

— Oui, enfin, il est ambigu mon père, très rigide, mais à côté de ça, ils avaient été voir *Hair*, la comédie musicale !

— Dans les années 1968… avec Julien Clerc…

— Oui, mais ça a été repris avec Gérard Lenormand.

— Quand tu joues un père comme ça, très autoritaire, qui jette son fils par terre, qui le traite de bon à rien, tu t'identifies à qui ?

— À mon père ! Oui, parce qu'il est … c'est lui, y a que lui !

— Ça t'aide de rentrer dans un rôle comme ça, ça te permet de comprendre quelque chose des autres ?

— Un peu, oui, un peu.

— Le fils aurait pu être plus proche de toi, jeune ?

— Oui, c'est sûr, surtout avec l'histoire de la moto… J'ai fait un peu de moto quand j'étais jeune…

– Un jour, tu m'as raconté comment tu t'es arrêté de boire… Tu te souviens de ce que tu m'as dit ?

— ….

— Je crois que tu m'as parlé de Berck.

— Ah non, je buvais beaucoup quand j'étais à Berck (!!), je buvais une bouteille de whisky par jour…

— Tu as été ravitaillé par un infirmier…

— Oui, oui, une fois quand il y avait de la neige…

— C'est après cela qu'un médecin t'a mis en garde pour ta santé ?

— Oui et puis je m'en suis rendu compte moi-même si tu veux… je me rendais compte que j'avais la vue qui baissait… plus que la normale.

— Et c'était lié à l'alcool ?

— Oui, et j'ai eu peur, et je ne voulais pas rester comme ça, à picoler tout le temps.

— Mais tu avais essayé maintes fois de te sevrer.

— Oui, j'avais essayé, des fois, mais là je suis tombé sur un centre très sévère, militaire.

— Où cela ?

— À Tours, la Membrole.

— Tu es resté combien de temps ?

— Trois mois.

— Tu avais quel âge ?

— En 1995, donc, j'avais quarante ans.

— Là tu te retrouves à Tours.

— Ce qui m'a beaucoup aidé… c'est un curé qui nous faisait faire du yoga une fois par semaine.

— Ah bon ?! Un peu les exercices qu'on fait ici, de respiration ?

— Oui, et j'en faisais même chez moi…

— Et pourquoi à Tours, tu t'es arrêté, parce que t'aurais pu sortir et rechuter ?

— Ben… il y avait des conférences toutes les semaines, ils nous expliquaient comment… comment l'alcool agissait… Si tu veux, on était une centaine de personnes, et puis il y en a qui étaient plus ou moins atteints, quoi, et, bon…

— Après Tours, tu t'es arrêté ?

— Ah oui, après Tours, je me suis arrêté pendant… cinq ans, complètement, je n'ai pas touché une goutte d'alcool, bon ça me manquait quand même !

— Tu avais une thérapie à côté ? Tu voyais ta psychologue ?

— Un petit peu… Je l'ai vue un peu, ça n'avait pas trop… accroché.

— Pourquoi elle t'avait envoyé au théâtre ?

— Parce que je ne faisais pas grand-chose, quoi.

— Pourquoi avoir pensé au théâtre ?

— Euh… c'était l'atelier lecture au départ… Le théâtre, c'est venu après… L'atelier lecture… parce qu'elle savait que je lisais !

— Ça te plaisait de lire ?

— Oui… Au départ, j'étais terrorisé aussi parce qu'on n'a pas l'habitude de lire à haute voix.

— Terrorisé par le regard de l'autre ?

— Oui… par le regard des autres patients… et les psychologues…

— De toutes les pièces que tu as jouées ici avec moi, laquelle t'a donné le plus de plaisir ?

— La mieux, c'est *La Ronde* ! [Arthur Schnitzler]

— Pourquoi ?

— C'est une pièce… euh… rigolote et un peu transgressive, quoi ! Et puis en plus j'étais avec des charmantes partenaires !

— Qui ?

— Luisa… et Maria.

— Tu te souviens de ce que tu jouais ?

— Ah ben oui, quand même !!! (rire) J'étais un soldat, on se retrouvait au Prater, ils jouaient de la musique, et j'allais draguer une petite bonne, j'allais la lutiner dans les buissons, et après elle voulait danser absolument, alors après on retournait danser, et dans l'autre scène j'étais le "jeune homme"… qui recevait une femme mariée dans son petit boudoir qu'il avait arrangé, tout paniqué à la recevoir…

— C'est là que tu as eu le plus de plaisir ?

— Je crois… – Est-ce que ça a changé ta vision du couple, de l'amour ? Après on a joué Mélo, après une pièce plus dure de Tennessee Williams…

— Ah oui, quand même… En plus, à chaque fois on parle des pièces, des personnages pendant longtemps… On a regardé beaucoup la psychologie des pièces, des personnages… avec les collègues.

— Je te regarde et j'ai une image très forte, puisqu'on a fait un petit film ensemble aussi, *Les Pas perdus*, où tu as une très belle scène avec Laurence, décédée elle aussi… hélas.

— Tu te souviens de la scène avec Laurence sur le pont ?

— Oui, oui, sur le pont, oui, je pars en voyage et elle, elle reste, elle a rangé la valise… Il est très bougon, ça me va très bien d'ailleurs ! (rire)

— T'as pu être comme ça avec les femmes… bougon ?

— Oui, oui… pareil que mon père (argggh).

— Tu te souviens du visage de Laurence qui te regarde partir ?

— Ah ça, tu vas peut-être me le dire, j'étais énervé, il faisait très chaud, j'avais très mal aux pieds, on pouvait pas s'asseoir, et Laurence, elle venait pas, elle

venait pas, je ne sais pas ce qu'elle faisait, je me demande si toi tu l'as pas forcée un peu pour que je sois bien énervé ?!!

— Tu veux dire que je l'aurais fait exprès ?!

— Ouais.

— Comme les metteurs en scène qui sadisent leurs acteurs ?

— J'avais mal aux pieds… Et Laurence était bien…

— Et Marcelle !

— Et Marcelle !

— Tu te souviens de la façon dont Marcelle était coincée au début ?

— Je ne me souviens pas tellement…

— Elle ne savait pas jouer !

— Oui… elle ne comprenait pas surtout… et puis par contre, après, quand elle s'est lâchée, elle a été formidable !

— Au début, dans Cuisine et dépendance, je lui disais : regarde ! Je lui donnais une indication de scène, elle regardait mais il n'y avait pas de vie !!

— Oui, elle était peut-être perdue par le trac.

— As-tu noté qu'à l'atelier des gens parfois très malades sont très figés… Je pense à Manon…

— Ça, c'est une question de timidité aussi, je devais être très figé moi aussi…

— Et après, tout à coup il y a un naturel, une espèce d'évidence, on a l'impression que vous étiez toujours là !

— Manon, c'est flagrant !

— Elle joue une secrétaire dans *La Crise* (de Colline Serreau), on a l'impression qu'elle a été secrétaire toute sa vie !

— C'est-à-dire, le truc, c'est de se mettre soi dans le personnage, faut pas essayer de jouer le personnage… comme “Au théâtre ce soir” !

— C'est ce que j'ai cherché avec vous en tout cas, d'être toujours le plus vrai possible.

— C'est ça, de mettre de soi dans le personnage… et puis de jouer surtout, “jouer” !

— Et “jouer”, ce serait quoi pour toi ?

— Jouer quoi, comme on joue, comme les gamins ! C'est marrant, y avait Vincent Lindon à la radio, il parlait d'un film où il est Président ou Premier ministre (film d'Alain Cavalier), et il a parlé de jeu comme ça, il a repris exactement les mêmes

termes que toi, il a dit : deux gamins qui jouent aux cow-boys, aux shérifs et aux gangsters. Si tu lui demandes : “Qu’est-ce que t’es en ce moment”, il dira : “Un cow-boy”, il va pas te dire : “Je suis Patrick !” non, il va te dire : “Je suis un cow-boy et c’est marrant”, c’est ce que tu disais aussi ! Tu prends souvent l’exemple des gamins…

— Peu à peu, tu as retrouvé l’esprit “gamin” (je dirais : l’esprit du jeu, cf. Winnicott) ?

— Ouais, oui…

— Le jeune homme qui jouait, tout à l’heure tu disais que tu jouais à quatorze ans ?

— Oui, vers quatorze ans, après le dîner.

— Tu l’avais laissé de côté cet adolescent-là ?

— Oui, oui, pendant beaucoup d’années…

— Tu t’étais abîmé ?

— Sûrement, je me suis un peu figé… inhibé quoi.

— À cause de quoi, tu sais ?

— Ça, c’est l’histoire des gonzesses, ça, le problème avec les nanas… parce qu’avant, quand j’étais plus jeune, je chambrais tout le temps, j’arrêtais pas de chambrer, et un jour un copain m’a dit : “Je retrouve une copine, tu chambres pas, hein !” Qu’est-ce qu’il veut dire par là ? Et je me suis dit : qui est-ce que je suis pour chambrer tout le temps ? Je ne suis pas mieux que lui, quoi !

— Et qui chambrait comme ça… chez toi ?

— C’est moi ! C’est comme les jeunes de banlieue à la télé, c’est pareil, toujours un jeu, ah t’as vu tes pompes, là, ce n’est même pas des Nike !

— Taquin ?

— Oui, taquin, c’est ça chambrer…

— La drogue, elle est venue quand dans tout ça ?

— La drogue est venue…à dix-sept ans.

— Tu te souviens comment, pourquoi ?

— Ah oui… je me souviens bien… Ça devait me travailler un peu, sûrement, et puis j’étais avec des copains, on a vu un gars qui passait, on l’a vu venir, il avait du “libanais”.

— Je sais pas ce que c’est ?

— (Il éclate de rire !)… du haschich ! À l’époque, il y avait diverses provenances.

— Et après t'as été vers des drogues plus dures ?

— Oui, oui, c'était un peu la mode, quoi, pour être comme… comme les rock stars !

— Tu aimais le rock ?

— Ah oui ! complètement oui !

— Qui étaient tes repères ?

— Les Rolling Stones.

— Qui chez les Rolling Stones ?

— Keith Richards évidemment ! le guitariste ! qui faisait scandale toujours, il se faisait arrêter pour possession de came…

— On prend de la drogue ou de l'héro pour faire comme ? ou c'est plus complexe que ça ?

— Ça peut ne pas être plus complexe que ça…. Puis y a un phénomène aussi d'entraînement parce qu'on s'est retrouvés… à quelques copains à être partis là-dedans, quoi… La fois où j'ai fumé, je me suis aperçu que j'avais deux copains qui fumaient, je savais pas… Alors on s'est retrouvés ensemble à fumer et… on passait notre temps dans des piaules sans rien faire… et là il n'y avait qu'un pas pour aller vers l'héro.

— Je voulais écrire un article : “Le théâtre à la place de l'héroïne”… Est-ce que le théâtre peut avoir une valeur de substitut ?

— Oui, si, si, parce que ça occupe la tête, ça occupe une partie de la tête au moins ! Quand les pièces approchent, la représentation, ça demande de l'attention, si je m'intéresse à la pièce, je n'ai que ça dans la tête, pas autre chose.

— Depuis que tu viens aux ateliers, tu dirais que tu as un autre rapport à la vie ?

— Oui, oui, par rapport à la drogue, non, mais par rapport à la vie, oui… Bon le hasch… parce qu'avant, je fumais beaucoup quand même…

— L'année passée, je crois que tu m'en as voulu… parce que je t'ai fait jouer un gars, dans la pièce de Tennessee Williams…

— Ah, ça me collait trop à la peau ! Parce qu'en plus j'étais en train de m'alcooliser doucement, et le problème, c'est que je picolais pour venir…

— Pour venir à l'atelier ?

— Oui, parce que j'avais besoin… tu sais, quand je commence à picoler…

— Et le fait de jouer un alcoolique, Brick, ça te permettait de prendre un peu de recul ou au contraire t'as l'impression d'être enfoncé dedans ?

— Non, ça m’a fait m’alcooliser complètement… Le fait de jouer Brick, ça m’a pas arrangé, quoi !

— Et en le jouant, qu’est-ce que t’as pensé après ?

— ……..

— Tu l’as pas joué alcoolisé ce soir-là ?

— Non, pas trop… Non, un peu, j’ai bu un peu de bière… j’ai voulu mettre une fin justement !

— En le jouant ?

— Mettre une fin à la spirale, comme de toutes façons, la pièce était terminée… C’était aussi à l’atelier musique où je buvais et des fois…

— Tu joues de la guitare, je crois ?

— J’essaie, oui.

— Brick, ce n’était pas la meilleure idée et en même temps en le jouant devant un public, tu t’es dit : on arrête là !

— Oui, oui.

— Et ça a marché ?

— Oui, oui… Ça m’a permis de toucher du doigt… Quand il dit : j’ai pas ma dose, je sais plus comment il s’exprime exactement, tu me fais rater mon… avec son père… quand je sens... je sens ce… “déclic” ! Oui, c’est ça (*La Chatte sur un toit brûlant*) il faut une sacrée dose, si je commence à m’alcooliser, faut que j’aie une sacrée dose pour passer de l’autre côté, quoi, pour retrouver un autre personnage… et la preuve, c’est que… toi et Anne, vous avez pas vu que je buvais, vous vous en êtes pas aperçu… Je venais, j’avais un flash de whisky dans le nez, quoi.

— Tennessee Williams en connaissait un morceau sur l’alcool.

— Je crois que oui.

— Les répliques, pour être aussi justes, c’est du vécu, non ?

— Je pense, c’était bien vu !

Interview réalisée en juin 2011 par Michel Weinstadt,
créateur de l’Atelier-théâtre

Ique hic

Vous, schizos, rejetés, mal-aimés, fanatiques
Réveillez-vous donc dans ce monde féerique
Qui entre le fabuleux et le fantastique
Nous offre un espace atemporel et pudique

Dans ta p'tite chambre d'hôpital psychiatrique
Tu ressass' les moments de ta vie pathétique
Pourtant au mauvais sort tu sais faire la nique
Et conduire ta barque au rythme des tic tic

Et je me souviens de mon ami Frédéric
Lui qui a des réalités un sens critique
Il joue souvent du synthétiseur électrique
Pour le grand bonheur de son public éclectique

Sa grande passion, c'est les choses ésotériques
Il trouve partout une dimension magique
Il dit : « À bas les médocs ! Les neuroleptiques !
On n'en a plus besoin, sauf en cas de panique ! »

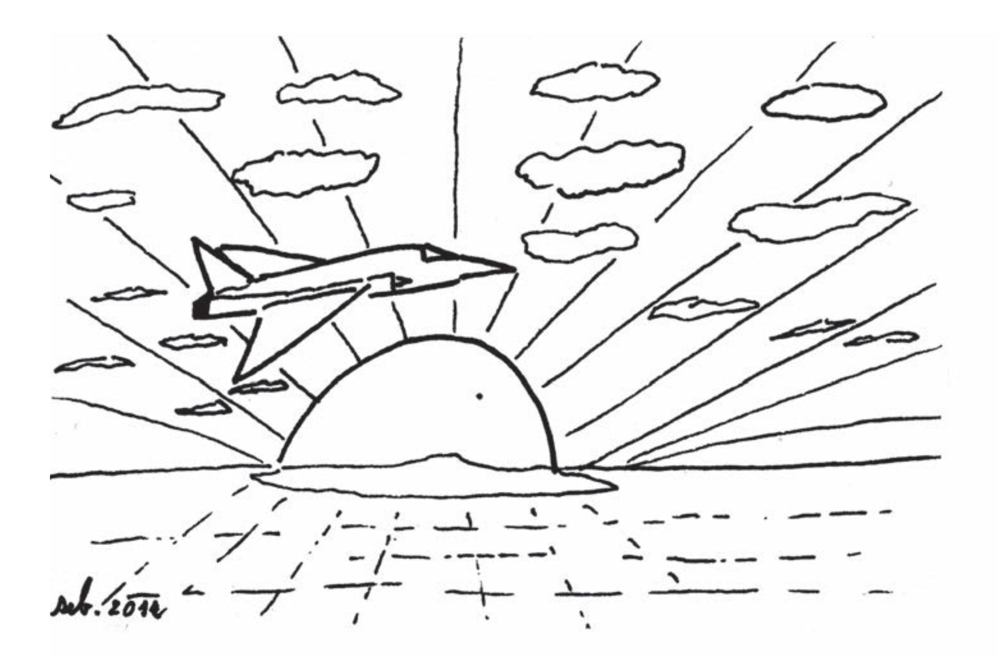


image de Seb

Politique

Amis de la politique, bien le bonjour !
Technocrates hypocrites, parés de leurs atours,
Nous promettent à tout va une vie bien meilleure
En nous forçant à ravaler notre rancœur.

Amis de la polémique, tenez-vous prêts
Cessez de vous chamailler comm’ des chiffonniers
Unissez dès lors vos forces et votre savoir
Pour tenir tête forte aux p’tits jeux du pouvoir

Bienvenue à vous, amis de l’autocratie
Il faut donner le change pour notre survie
À bas la tyrannie, à bas la dictature
Préservons tous ensemble notre vie future.

Sandrine Champigny

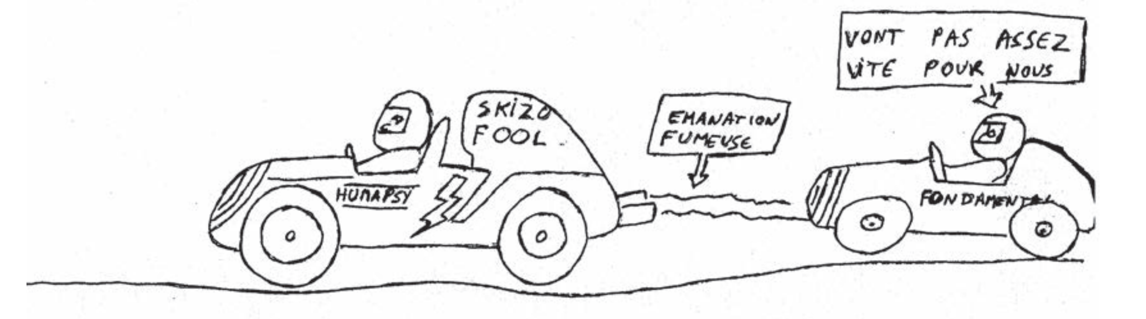


images de Seb

Polyphonie

Les Nouveaux Cahiers pour la folie
Ça rime avec polyphonie
Qui se sent concerné par la folie ?
Parce que mieux vaut être concerné que cerné de cons !
Si on parle à plusieurs voix ça ne marche pas
Sauf dans la musique où il y a des harmoniques
Les harmoniques ce sont des cordes qui rendent sympathique
La différence est une puissance pathique
La musique c'est politique !
Il y a les cons sonnant et ceux qui disent sonnent
Les cons seuls qu'on console ou pas
Il y a ceux qui endorment et ceux qui font marcher au pas
Pas à pas on pourrait penser que penser c'est comme crier, sauf que ça décuple
la force des cris et crée des écrits… Parfois.
Si on y croit, l'idée croît et grandit.
Et comme on dit parfois
Nacimos para crear, no para creer

Tolten (Texte écrit lors du "Week-end de la folie ordinaire", Paris, le samedi 7 mars 2015)



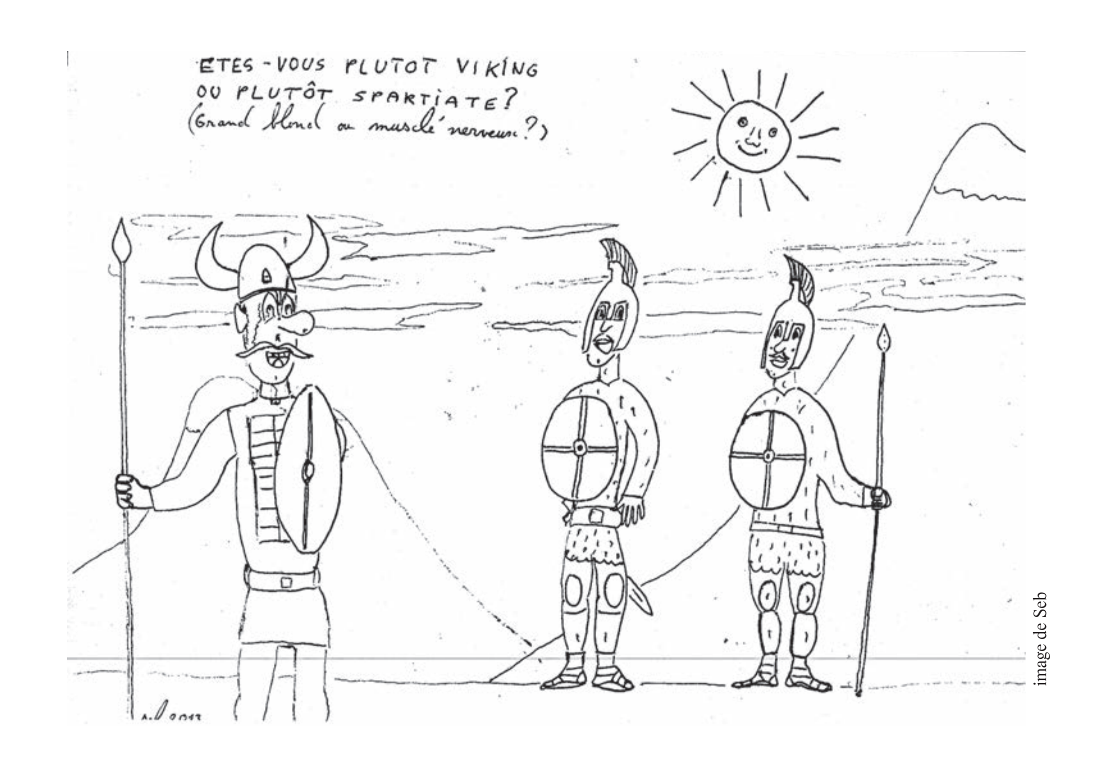


image de Seb

Les numéros 0 à 5 des *Nouveaux Cahiers pour la folie*
sont édités aux éditions *Champ social*,
on peut les commander sur le site www.champsocial.com

À partir du numéro 6, la revue est publiée aux éditions Epel,
on peut la commander dans les bonnes librairies et sur le site
www.epel-edition.com

En vue du prochain numéro, merci d'envoyer vos remarques,
contributions, textes, dessins, photos, et même un simple mail...
à l'adresse : Cahiers.folie@yahoo.fr

Pour rejoindre le comité de soutien nous vous invitons
à vous inscrire via le blog : lesnouveauxcahierspourlafolie.unblog.fr

Nous remercions toutes celles et tous ceux qui nous ont envoyé
des textes et que nous n'avons pu remercier directement.

ISBN : 978-2-35427-171-8